



SAD BREIZH
cahiers du combat breton

5

SAV BREIZH

CAHIERS DU COMBAT BRETON

Revue bimensuelle

COMITÉ DE RÉDACTION :

ERWAN VALLERIE
XAVIER GRALL, ALAIN GUEL
GWENC'HLAN LE SCOUEZEC, PHILIPPE LE SOLLIEC

Les manuscrits reçus à la revue, même non publiés,
ne sont pas retournés à l'auteur

REDACTION-ADMINISTRATION :

Boîte Postale 96 — Quimper 29 S.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Y.-G. VALLERIE

IMPRIMERIE QUIMPERLOISE ET L' « ECHO BRETON »

— QUIMPERLE —

Dépôt Légal : 4^{me} Trimestre 1971

ABONNEMENTS :

Ordinaire : 30 Fr. — De soutien : à partir de 50 Fr.

Etudiants, soldats : 20 Fr. — Sous pli fermé : 40 Fr.

Etranger : 40 Fr. — Par avion : 50 Fr.

à l'ordre de SAV BREIZH - C.C.P. 525-59 Nantes

SOMMAIRE

N° 5

NOVEMBRE - DECEMBRE 1971

ÉTUDES

Gwenc'hlan LE SCOUEZEC	Horizons	5
Erwan VALLERIE	Embann Barzhaz Breizh (II)	12
HARSCOET	Des oubliés : les peuples berbères	22

TEXTES

Kouli KEDEZ	Orezonoù	30
	Bretagne est Univers	38

CHRONIQUES

REPERES	47
---------	----

NOTES ET COMMENTAIRES

Gwenc'hlan LE SCOUEZEC	Solidarité avec Caro	48
Alain GUEL	Carnet de Notes	49
Gildas KERGROAZ	Une presse à écho	54

LEURS COMBATS

Gwilhoù GLOAYERZEG	Darev an ed en Iwerzhon	56
Philippe LE SOLLIEC	Lettre de Québec	66

A L'AFFICHE

Yves LE GOALEREC	La Bretagne dans la guerre par Hervé Le Boterf.	70
Patrick CONAN	La Taupette Bretonne.	73

LA CUVETTE

COURRIER	74
----------	----

TABLES 1971

TABLES 1971	77
-------------	----

Couverture et maquette de Yann MAZÉ

SOMMAIRE

ÉTUDES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

TEXTES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

CHRONIQUES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

NOTES ET COMMENTAIRES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LEURS BORDS

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

À L'ÉPREUVE

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

ÉTUDES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

CHRONIQUES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

NOTES ET COMMENTAIRES

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LEURS BORDS

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

À L'ÉPREUVE

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

LE MOUVEMENT

LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE
LE MOUVEMENT DE LA SCIENCE

Gwenc'hlan Le Scouézec

HORIZONS

Le peuple breton ne pourra parvenir à la conscience de lui-même et à la maîtrise de ses destinées que dans la mesure où il viendra à bout de rejeter la tutelle de son adversaire de toujours, la France.

Il n'y a pas de compromis possible entre lui et une puissance constituée de tout temps contre lui. L'action de la France en Bretagne a toujours été anti-bretonne. La France ne s'est établie en Bretagne qu'à l'encontre de ce qui fait le fond même du peuple breton.

Les intérêts économiques de l'un et de l'autre pays se sont toujours trouvés en opposition. La vocation maritime de la Bretagne s'est toujours trouvée en contradiction avec les intérêts continentaux de la France. Celle-ci, centrée sur Paris, n'a toujours connu que quatre directions de développement : Le Havre, Strasbourg, Lille et Marseille et jamais une économie centrée sur Paris ne saurait faire autrement. Il s'agit là d'axes naturels dont le capitalisme s'est emparé, mais que tout autre système économique prenant sa succession, suivrait de même.

L'intérêt de la France — c'est-à-dire aujourd'hui des financiers qui en tiennent les leviers de commande — est de maintenir le peuple breton dans cet état de sujétion qui permet de l'utiliser comme main-d'œuvre déportable à merci. L'on ne voit pas quelle raison pourrait bien inciter les puissances économiques qui sous-tendent la marque de fabrique France, à développer le potentiel économique breton, à y installer des usines, à en penser l'organisation dans l'intérêt du pays et du peuple qui l'habite. Ce serait prendre naïvement des financiers et des patrons pour des philanthropes.

Le peuple breton n'a rien à gagner, et n'a jamais rien gagné, à son union avec la France, parce que les intérêts du peuple breton et ceux de l'hexagone à centre parisien sont fondamentalement opposés. Ils le sont à notre époque comme ils l'étaient à celle de Louis XIV. Ils le seront demain même si un socialisme centralisé s'installe à Paris.

La situation coloniale de la Bretagne — et d'ailleurs d'au-

tres pays de l'Hexagone — est l'un des piliers sur lequel repose le système capitaliste français. Mais la bourgeoisie du XIX^e siècle n'a fait à cet égard, que reprendre, en l'aménageant, l'édifice conçu et édifié par la monarchie des siècles précédents. Ce serait une tentation bien forte pour un régime socialiste parisien de vouloir socialiser la France sans toucher à la structure fondamentale qui la fait France et qui, comme toute centralisation, facilite le travail bureaucratique.

Si le Parti Communiste Français d'ailleurs refuse si violemment depuis une trentaine d'années toute revendication des minorités ethniques de l'Hexagone, en tant que telles, s'il est actuellement le plus nationaliste des partis français, c'est qu'il considère que fractionner la France, c'est briser l'unité de combat des travailleurs de « France ». Ce faisant et sous couvert de défendre l'unité, il se coule à l'intérieur du moule « France », c'est-à-dire d'une structure économique et politique oppressive *par définition*, il la fait sienne et se fait du même coup oppresseur. Par là, il entérine les disparités et les injustices que cette unité recouvre. Il fait en définitive combattre la fraction du peuple breton qui le suit, pour des intérêts parisiens. Car la révolution du P.C.F. donnera le pouvoir aux ouvriers de Paris, comme 1789 l'a donné aux bourgeois de Paris. Et les choses étant ce qu'elles sont, l'intérêt d'un pouvoir ouvrier parisien sera le développement économique des axes Le Havre-Paris-Marseille, Paris-Strasbourg-Berlin et Paris-Lille-Amsterdam. Et pourquoi alors l'économique ne sous-tendrait-il plus le politique ?

Il ne peut y avoir de socialisme véritable en Europe que sur les ruines de l'Europe bourgeoise et non dans les cadres établis par cette Europe bourgeoise. Nulle union ne peut s'établir entre les travailleurs d'Europe que sur la base du respect des droits de chaque groupe ethnique, de chaque région naturelle. Or la liberté dépend étroitement des moyens de l'acquiescer et de le défendre, c'est-à-dire d'une économie valable. Il ne peut y avoir de liberté dans le territoire actuel de l'Hexagone que sur les ruines de l'Hexagone, et tout particulièrement celles de Paris.

C'est ce que ne paraît pas avoir compris l'U.D.B. Après avoir repoussé de son sein les gauchistes, puis les nationalistes bretons (sous couvert de l'ambiguïté, volontairement maintenue, sur le mot nationalisme), elle flirte maintenant avec le P.C.F. et en adopte les thèses principales. (1) Une telle politique, qui n'est d'ailleurs pas nouvelle à l'U.D.B., l'enferme dans un régionalisme dénué de raison et d'efficacité. L'on ne

sait plus très bien sa raison d'être — sinon de constituer une antenne du P.C.F. destinée à ménager l'avenir de celui-ci, pour le cas où la prise de conscience bretonne continuerait sur sa lancée actuelle. L'on aimerait donc que l'U.D.B. définisse clairement ce qu'elle n'a jamais défini, à savoir : en quoi elle est bretonne, en quoi et comment elle est socialiste, en quoi surtout elle se distingue du Parti Communiste et de la gauche française (si ce n'est en réclamant de l'Etat bourgeois français l'enseignement de la langue bretonne) - De telles précisions deviennent plus urgentes que jamais, si l'U.D.B. ne veut pas être accusée de trahison à l'égard des véritables intérêts du peuple breton et, en fin de compte, considérée comme la Cinquième Colonne du réformisme français.

Il n'y aura de révolution en Bretagne que d'abord et avant tout contre la France. Cela n'implique aucune hostilité à l'égard des peuples qui demeurent dans le cadre de l'hexagone. Mais cela signifie que le complexe économique, le système administratif, le mythe culturel, qui constituent la France doivent être brisés pour que le peuple breton, et bien sûr le peuple basque, le peuple alsacien, etc. mais aussi le peuple français puissent vivre et établir entre eux de justes relations. Dire que l'on fera la révolution en France, sans poser cela comme un des éléments essentiels du programme révolutionnaire, c'est reconnaître implicitement que l'on perpétuera l'impérialisme et l'oppression sous le masque du socialisme, parce que l'on perpétuera sans l'avouer un cadre foncièrement monarchique, déjà repris en compte par la bourgeoisie triomphante de 1789.

Ceci est capital, et si je me suis étendu assez longuement sur cette partie théorique de mon propos, c'est qu'elle conditionne toute action bretonne de quelque efficacité. Nous voulons faire la révolution en Bretagne et dans l'Hexagone et nous entendons par là changer fondamentalement les structures, le système de relations et de valeurs. Nous voulons instaurer un régime socialiste dans une Europe dont les Etats actuels seront entièrement renversés et qui sera remodelée en fonction des réalités ethniques.

Ainsi vont être définies les lignes de force de notre action. En économie, en politique, dans le domaine culturel, toute

(1) Celui-ci lui a même dédié quelques fleurs à l'occasion d'une « réponse à un lecteur » dans son hebdomadaire « Bretagne Nouvelle » du 8 août 1971. Il faut dire que le rédacteur de l'article était bien mal informé puisqu'il reproche à l'U.D.B. « d'avoir été jusqu'au soutien » du F.L.B. Lorsqu'on connaît les événements de janvier 1969 à l'U.D.B., n'est-ce pas piquant ?

action visant à affaiblir la France, les grands états oppresseurs, le capitalisme international, peut être nôtre ou obtenir notre soutien. D'une façon concrète, et sans vouloir établir un programme exhaustif et détaillé, on peut envisager certaines orientations. Dans le domaine social, la contestation ne doit plus se borner chez nous à une pure revendication de salaire ou d'amélioration du niveau de vie. C'est là une vue réformiste des choses, aujourd'hui parfaitement admise par la C.G.T. et le P.C.F. : une telle revendication est un mécanisme régulateur du système néo-capitaliste; il fonctionne parfaitement aux Etats-Unis où il tend à la conservation de ce système. Il s'est bien instauré en France. C'est le meilleur frein à la révolution, c'est-à-dire à la transformation fondamentale des relations de production et des conditions de vie. En Bretagne — comme hors de Bretagne d'ailleurs — il est nécessaire d'éventer ce piège et de remettre en cause, à partir des revendications vitales, le principe même de l'injustice.

Il faut tendre à faire la jonction entre les diverses catégories de travailleurs. Ainsi à Nantes, entre ouvriers et paysans, en mai 68 et lors de la grève des Batignolles, ainsi dans le Léon, en 71, entre paysans et cheminots, à l'occasion de la mévente des artichauts. Et la lutte doit être orientée dans le sens plus général d'une lutte du peuple breton, sous-développé, colonisé, opprimé, en un mot dans la prise de conscience de la double situation prolétaire du Breton.

Dans la situation actuelle, il est réconfortant de constater le nombre croissant de gens qui se sentent concernés par l'avenir de la Bretagne en tant que telle, du peuple breton en tant que tel. Toute manifestation, devrait les faire surgir et s'affirmer. En particulier, il est souhaitable que le drapeau breton soit déployé de plus en plus à de telles occasions, prenant sa place d'emblème contestataire, comme ce fut le cas lors de la grève des Batignolles et plus récemment au Conquet.

Devons-nous réclamer des implantations d'usines et les favoriser ? Elles nous sont, certes, indispensables pour survivre. De toutes façons, elles apparaissent en nombre si limité que celui-ci est inférieur à celui des fermetures d'usines, et rien ne permet de penser que le rythme s'accélérera. Les réclamer est une manœuvre d'agitation, qui permet de souligner la carence industrielle en Bretagne. Mais une telle attitude nous met en position de quémandeur à l'égard de l'Etat Français. Il faut y prendre garde, et prendre garde au fait qu'ainsi nous paraissions nous mettre un peu plus sous sa dépendance. Il est beaucoup plus important d'affirmer la

vérité, que la France ne peut et ne veut rien nous donner, qu'il est inutile de demander l'aumône, que les industriels ne sont absolument pas intéressés par notre pays dans son état actuel.

En revanche, pourquoi un organisme économique breton n'étudierait-il pas, dès maintenant, les possibilités de créer en Bretagne des industries adaptées, non aux intérêts de capitalistes étrangers, mais aux conditions du pays et au bénéfice des ouvriers bretons ? Tout est à faire dans ce domaine. Un tel travail est indispensable pour la construction de notre économie. Pourquoi ne pas l'envisager dès à présent ?

Dans le domaine politique, quelques remarques s'imposent d'abord. En dépit de son atomisation, le mouvement breton grandit de jour en jour. Il ne s'agit plus, à vrai dire, de l'étroite chapelle ou plutôt de l'ensemble des chapelles qui ont constitué longtemps le refuge de la nationalité, mais d'un véritable *mouvement* d'opinion qui ne cesse de prendre de l'ampleur, surtout chez les jeunes. Il faut bien dire qu'il touche une masse très inorganisée, mais qui devrait être puissante demain. Les partis bretons existants, et ils ne sont plus à ma connaissance qu'au nombre de deux, le P.C.B. et l'U.D.B. n'ont qu'une prise médiocre sur elle. Les journaux du « Mouvement » de même. Cependant, je pense qu'on lit plus qu'on n'adhère.

Les gens de cette tendance ont peu de formation politique. Ils sont sentimentalement, sinon toujours anti-français, du moins non-français. Qu'attendent-ils de nous, plus politiquement déterminés ? Dans quelle ligne allons-nous nous engager et les inviter à s'engager avec nous ?

Tous les moyens sont bons, je pense, pour abattre la puissance qui nous opprime. Rien ne s'oppose à ce que nous présentions des candidats aux prochaines élections législatives, à condition toutefois d'en présenter partout, et sur un programme simple : l'auto-gestion, la Bretagne au peuple breton. Le temps est venu de nous manifester en masse et de montrer notre force. Il faut le faire, non sous une quelconque étiquette mais sous notre nom véritable. L'élection municipale de Quimper a été à cet égard caractéristique : dans la liste « Quimper vivra », présentée sous des couleurs non ouvertement bretonnes, la grande majorité des électeurs ont reconnu une liste autonomiste (à ceux qui ne l'avaient pas fait, des gens bien informés, se sont chargés de le faire savoir) ; il n'est pas négligeable que dans ces conditions elle ait obtenue plusieurs milliers de voix, chiffre le plus élevé atteint par des

patriotes bretons jusqu'à présent. Il n'est pas négligeable non plus que l'ancien membre du F.L.B. clandestin, Pungier, ait été élu conseiller municipal dans le Morbihan. Et il ne faut pas oublier que Guy Caro, conseiller général des Côtes-du-Nord, fut élu à la suite d'une campagne où il se présentait comme membre du P.S.U. ayant activement participé aux travaux du F.L.B. II.

Les élections désormais peuvent montrer notre force grandissante. Elles sont, en outre, une occasion d'information d'un peuple sous-informé. Pourquoi les négligerions-nous ? C'est peut-être actuellement notre meilleur moyen de propagande.

Tous les moyens sont bons pour abattre la puissance qui nous opprime. Et si celle-ci nous offre un semblant de régionalisation, que ferons-nous ? La première fois qu'il nous en fut parlé, l'abstention s'imposait, d'abord pour protester contre la confusion voulue entre deux problèmes, celui du Sénat et celui de la région, qui ne pouvaient être traités ensemble. Actuellement, la situation est autre. Toute bribe de pouvoir politique qu'on nous jette doit être prise. Nous dirons que ce n'est qu'une miette, nous dirons et nous répéterons que nous voulons l'indépendance, mais nous prendrons toujours cette miette, car nous la considérons, non comme un don, mais comme un centime de la dette immense que la France a à notre égard. Et de cette miette, nous nous servirons pour exiger plus et nous attaquer mieux au « pouvoir central ».

Nous n'avons rien à perdre à une telle manœuvre. Ce qui est acquis est acquis et n'empêche pas de pousser plus loin les exigences. Et si cette bribe de pouvoir tombe aux mains des conservateurs, des notables, fransquillons et autres de tout poil, nous les attaquerons, nous les convaincrions de collusion avec le pouvoir de Paris et nous dénierons leur autorité. Mais ainsi le peuple breton acquerra la notion qu'il peut se gouverner par lui-même, qu'il peut arracher son sceptre à Paris, puis aux notables qui prétendent le représenter.

En matière culturelle notre politique doit être systématiquement anti-française. Tout développement d'une culture populaire bretonne est anti-français et nous devons nous attacher à développer tout ce qui est breton aux dépens de ce qui est français, et contrecarrer même l'expansion de la culture française, chez nous.

L'étude de la langue bretonne actuellement connaît un renouveau de faveur chez les jeunes. Mais nous avons en outre intérêt, dans la lutte engagée entre le français et l'anglais

comme langues internationales, à soutenir la cause de l'anglais (qui a d'ailleurs toutes les chances de l'emporter). Comme Morvan Lebesque je préférerais voir sur nos théâtres Shakespeare, si celtique d'inspiration, plutôt que Corneille, le tragédien de la cour de France.

C'est une nouvelle culture que le peuple breton va créer maintenant. Si profondément désireux d'une ouverture sur le monde, il doit être mis à même de participer à un univers bien au-delà des frontières étroites de l'Hexagone. De la lutte que mènera le peuple breton pour sa libération, naîtra une nouvelle manière d'être breton. La floraison de jeunes chanteurs patriotes est le signe d'un mouvement à la fois politique et culturel qui s'amplifie. Le nouveau festival interceltique et international de Brest va dans le sens d'une évolution certaine : le musée du folklore, qui emplit encore les fêtes de Cornouaille, cède ici la place à une manifestation de la vie bretonne. Les moyens nouveaux d'édition, de diffusion se manifestent déjà qui restent, eux aussi, à développer. Ils le feront en marge de l'oppression culturelle de Paris et en relation avec les autres pays celtiques, en particulier avec la révolution irlandaise.

Ce n'est pas dans le cadre français que nous pouvons faire cela, mais, au minimum, en marge de lui, c'est-à-dire finalement en le brisant. L'importance des relations internationales est très grande. Notre patrie s'affirmera d'autant mieux que nous savons maintenant dépasser les frontières de l'Hexagone.

Dans ces actions, quel sera notre rôle, à nous journalistes politiques ? Essentiellement, de reconnaître, comme je viens de le faire ici, les directions principales de la lutte et de suggérer les modalités qui nous paraissent les meilleures, de cette lutte. Un travail d'analyse et de synthèse nous incombe à partir du réel. Plutôt que les directives d'un Comité Central, les camarades, connus et inconnus, qui sont les nôtres dans le combat breton, attendent de militants comme eux des idées d'action, une orientation qu'ils discuteront, adapteront, et suivront finalement à leur manière, ou bien qu'ils critiqueront pour mettre au point leur manière.

Le temps n'est pas au départ pour la guerre d'un lourd appareil, mais aux interventions de petits groupes, voire d'individus isolés dans tous les domaines de la vie bretonne et en même temps à la multiplication des contacts entre tous ceux qui luttent pour la libération du peuple breton. A ce double titre, Sav Breizh prend place dans ce combat.

Gwenc'hlan LE SCOUZEC.

Erwan Vallerie

EMBANN BARZHAZ BREIZH (II)

Evel m'am boa her c'hemennet e dibenn lodenn gentañ va studiadenn, e lakaan amañ ar reolennoù bet displeget ganin da dalvezout da adsevel ar werz « Drouk-kinnig Neumenoïou ». War-lerc'h ar werz e vo kavet notennoù o tisplegañ ar reizhadennoù pennañ am eus kredet ober.

Drouk-kinnig Nevenou (1)

*An aour-geotenn (2) a zo falc'het;
Brumenniñ raktal en deus graet.*

— *Argad !* —

*Brumenniñ 'ra, a lavare
An ozhaç'h-meur eus lein Arre;*

*Brumenniñ, teir sun (3) 'zo, teñval
Ken teñval, war-zuioù (4) Bro-C'hall,*

*Ken n'hallan gwelet (5) e nep kiz
Ma mab o tonet war e giz.*

*Marc'hadour mat, o vale bro,
'Glevjout-te (6) roud ma mab Karv ? (7)*

*Bout a-walc'h (8), tad kozh an Arre,
Daoust penaos eo, ha pe zoare ?*

*Den a skiant, den a galon,
Aet gant ar c'hirri da Roazhon;*

*Aet da Roazhon gant ar c'hirri,
Tennerien (9) outo tri-ha-tri;*

*Drouk-kinnig Breizh ganto, hep si, (10)
Hag eñ rannet 'tre pep hini.*

*Mard eo ho mab ar c'hinniger,
E c'hortoz a reot en aner :*

*Pa'z aed (11) da bouezañ an arc'hant,
Fallout (12) a eure tri war gant;*

*Ken na (13) lavaras ar merer :
— Da benn, gwaz, a ray an afer (14). —*

*Ha pegañ 'n e (15) gle'eñv (16) en deus graet
Ha penn ho mab en deus troc'het*

*Hag en e vlev en deus kroget
Hag er skudell 'n deus hen taolet.*

*An ozhaç'h kozh 'dal m'e glevas,
Tos voe dezhañ ken na simplas (17) ;*

*War ar garreg e kouezhas (18) krenn,
Kuzhet e zremm gant e vlev gwenn,*

*E benn 'n e zorn (19), o leñvañ stank (20) :
— Karv, va mab, va mabig koant ! —*

*An ozhaç'h-meur ha mont (21) en hent
Gantañ war e lerc'h e gerent;*

*An ozhaç'h ha mont war-zuioù (22),
War-zuioù kêr-veur Nevenou*

*— Leveret-hu din, penn-treizher (23),
Hag eñ 'mañ an Aotrou er gêr ?*

*— Pe 'mañ-eñ, pe eñ n'emañ ket,
Doue r'her miro (24) e yec'hed ! —*

*'Oa ker peurlavaret e c'her
P'oa degoue'et (25) an Aotrou er gêr;*

*Degoue'et er gêr a chaseal (26),
E chas bras war e lerc'h o vragal (27) ;*

'N e zorn gantañ e wareg vras (28)
Hag ur penn-moc'h (29) gouez war e skoaz,

Ha fresk-bev ar gwad o redek
War e zorn gwenn, demeus e veg.

— Mat deoc'h, meneziz, emezañ, (30)
Ha deoc'h, ozhac'h-meur, da gantañ.

Petra zo c'hoarve'et a nevez,
Petra genoc'h (31) diganen-me ?

— Deut omp da c'hout hag eñ 'z eus reizh,
Doue en neñv ha tiern e Breizh.

— Doue 'z eus en neñv, a gredan,
Ha tiern e Breizh, ma her gellan.

— An neb a venn, hennezh a c'hall;
An neb a c'hall 'argas ar Gall, (32)

'Argas ar Gall, ar harp e vro,
Hag eviti taer a daero (33) !

Kerkoulz evit bev ha marv,
Evidon ha va mab Karv,

Va mabig Karv dibennet
Gant ar Gall eskumuniget;

Aet e benn flour (34), penn-melen-mell (35),
Da beurgempouezañ (36) ar skudell ! —

Hag eñ da ouelañ, ken na yeas
E zaeroù betek e varv glas,

Ken na lugerne evel glizh
War vleuñ - lili, pa strink an deiz (37).

An Aotrou, pa'n deus her gwelet,
Touiñ ruz-spontus en deus graet.

— Me hen tou e penn (38) ar gouez-mañ (39)
Hag ar saezh a flemmas anezhañ,

Kent ma walc'hin (40) gwad va dorn dehoù (41)
Em (42) bo gwalc'het gouli ar vro ! —

An Nevenou en devez graet
Pezh na reas gwezh (43) tiern ebet :

Mont gant seier war an aodoù
Evit dastumiñ (44) meinigoù,

Meinigoù da gas da ginnig
Da verer ar roue moalik.

An Nevenou en devez graet
Pezh na reas gwezh tiern ebet :

Houarnañ e varc'h gant arc'hant fin,
Hogen e houarnañ gin-oc'h-gin (45).

An Nevenou en devez graet
Pezh na ray biken tiern ebet :

Monet da baeañ ar c'hinnig,
Evitañ da vout pinvidik (46).

— Digoret frank perzhier Roazhon,
Ma'z in tre e kêr (47) war-eeun (48).

An Nevenou a zo amañ,
Kirri leun ar arc'hant gantañ.

— Diskennet, aotrou, deut en ti,
Ha list (49) ho kirri er c'harrdi,

Ha list ho marc'h gwenn gant ar flec'h
Ha deut-hu da goaniañ d'an nec'h.

Deut da goaniañ, kent, da walc'hiñ
Kornañ 'reer an dour; klevet-hui ? (50)

— Gwalc'hiñ 'rin, aotrou, bremaik,
Pa vezo pouezet ar c'hinnig. —

Kentañ sac'h a voe degaset,
Hag eñ er c'hiz mat liammet,

Kentañ sac'h a voe degaset,
Ar pouez ennañ a voe kavet.

'N eilvet (51) sac'h a voe degaset,
Kempouez ivez a voe kavet,

'N trede (52) sac'h 'voe pouezet : — Hola !
Hola ! Hola ! Fallout a ra ! —

Ar merer evel m'her gwelas
E zorn war ar sac'h 'astennas;

*El liammoù a grogas krenn,
O klask an tu d'o dieren.*

— *Gortoz, gortoz, aotrou merer;
Va c'hleze o zroc'ho* (53) *emberr !* —

*'Oa ket e gomz peurlavaret,
Pa oa e gleze dic'houinet* (54),

*Ha gant penn ar Gall daoubleget,
Rez e zivskoaz skoiñ* (55) *en deus graet,*

Ken 'droc'has kig ha mell-chadenn (56)
Ha sug ur skudell c'hoaz oc'hpenn.

*Ha kouezhet er skudell ar penn,
Ha hi kempouez-mat evel-henn.*

Hogen, sellet-hu (57), *trouz e kêr* (47) :
— *Harz al lazher ! harz al lazher !*

'Mañ kuit ! 'mañ kuit ! keset (58) *gouloù;*
Deomp timat da heul e roudoù !

— *Keset gouloù; mat e* (59) *refet* (60) ;
Du an noz hag an hent skornet,

Nemet na (61) *uzfec'h ho potoù*
'M eus aon, o tont war va roudoù,

Ho potoù ler glas-alaouret;
Ho skudilli ne (62) *uzot ket,*

Ho skudilli aour gwech ebet
O pouezañ mein ar Vretoned.

— *Argad !* —

Notennoù

Berradurioù : KV : Kervarker — FG : Fañch Gourvil — AE : Abeozen — RH : Roparz Hemon — krBr : krennvrezhoneg
brBr : Brezhoneg a-vremañ — InBr : Brezhoneg lennegel.

(1) KV : *Neumenoïou*. Ar stumm iskis-se zo deveret, war a seblant, eus al Latin *Nomenoius* (AE, « En ur lenn... », t. 1, p. 67). KV a lavar bezañ klevet ar stummoù *Navineou*, *Navinou*.

An henvrezhoneg *Nominoe* avat a ve deut da *Nevenou* e brBr (*Nevenoe* o vezañ ur stumm brizhlennek). Sl. FG, « Tezenn » p. 381.

Evit ar ger *Drouk-kinnig*, stummet eo evel *drouklazhet*, *drouklaouen*. Ne vez ket testeniet a-raok Barzhaz Breizh. T. Malmanche avat en deus graet gant *kinnig* e « Gurvan ar marc'heg estrañjour » gant ar memes ster (FG, p. 381; AE, t. 1, p. 68).

(2) KV : *an aour-yeoten*.

(3) InBr : *sizhun* (AE, t. 1, p. 69). Kv. anv Enez Sun pe Siz (h) un.

(4) *War-zuioù* stummet war *war-zu* (InBr : *war-du*) evel *tro-war-droioù war war-dro* (AE, t. 1, p. 69).

(5) InBr : *gwelout*.

(6) KV : *klevas-te*, war skouer, moarvat, ar c'hembraeg a *glywaist-ti*. Ar stumm iskis-mañ a gaver meur a wech e Barzhaz Breizh ha dianav-krenn eo a-hend-all. Hag ur fazi pe ur « c'hembraegach » graet a-ratozh e ve, tu ez eus da damall ar stumm-se da KV, anez lenn : « *Ha te a glevas-te ?* », pezh zo diaes a-walc'h.

(7) Diaes eo lakaat *Karv* da glotañ gant *bro*, nemet e lenned *Karo*, diwar an hbr. *Caroth* (diellaoueg Reudon). Er poz 32 avat emañ ar glotenn gant *marv*.

(8) *Bout a-walc'h : a c'hell bezañ* (AE, t. 1, p. 70).

(9) *Stlejerien* a ve gortozet kentoc'h eget *tennerien*. Lavaret e vez ar *marc'h-tenn* avat. FG a dro *tennerien* gant *tireurs*.

(10) *Hep si* : tro-lavar warni liv ar misterioù krBr, rouez-kenañ er gwerziou-pobl.

(11) KV : *pa eet*.

(12) *Fallout a eure* : FG a lavar en deus KV kemmesket daou verb : *fellout* ha *fellel*. Div stumm eus ar memes verb n'eo ken avat (RH, Geriadur Istorel), a orin gant ar verb gallek *falloir* (mankout). Ster-orin an dro-lavar *me a fell din zo diouer a ra din*, evel ar galleg *il me faut*, a dalv hiziv *ret eo din*. *Fallout a eure* zo ken sklaer ha *mankout a reas*, eta (galleg : *il s'en fallait de trois pour cent*).

(13) KV : *ken a*.

(14) KV : *arfer*, ger lakaet war a seblant gant KV e-lec'h ar Br *afer* (diwar ar galleg), war skouer ar c'hembraeg *arfer* (lnBr : *arver* : implij).

(15) KV : *Ha peg enn he glenv*.

(16) *Klenv* : stumm Kernev-Uhel evit *kleze*, *klezeñv* (krBr *cleseff*).

(17) KV : *tost a oa d'ean ken na zemplaz*. Mard eo *tost* a dleer lenn, e rankfe ar werzenn bezañ : *tost voe dezhañ semplañ*. Tu a vefe neuze da adsevel ar poz evelhenn :

*An ozhac'h kozh, diouzh e glevet,
Tost voe dezhañ semplañ a-jet.*

Hag-eñ ne vefe ket tu avat da lenn *tos* (RH, Geriadur Nevez : *heurt, battement de cœur*). Ret din anzav avat n'anavezan ar ger-se nemet dre ar geriadurioù hag ivez moarvat ar galleg rannyezhezhel *tosser* : distummañ (ur gastelodenn pe penn u.b.) o stekiñ outi; *une tosse* : an distummadur-se.

(18) KV : *a gouezaz*.

(19) KV : *He benn enn dorn*, gallegach.

(20) KV a laka *maour* da glotañ gant *paour* hag a lavar ez eo *maour* ur stumm rannyezhezh eus *meur*. Tamallet eo bet dezhan bezañ savet e « stumm rannyezhezh » war ar c'hembraeg *mawr*. Ha ne vefe ket tu avat da lakaat *meur* da glotan gant *paour* (distaget *peur*) en ur skrid gwenedek ? Gwelloc'h eo memestra tremen gant klotennoù eeunoc'h evel *stank* / *koant* a ginnigan amañ.

(21) KV : *o vont*.

(22) KV : *an ozhac'h-meur o vont e-biou* ne glot ket gant an droidigezh *le grand chef de famille approche...* Tu zo da lakaat *war-zuioù* (sl. notenn 4) e-lec'h *e-biou*, pe da virout *e-biou* (pezh a dalvezfe e tremen an ozhac'h e-biou kastell Nevenou dre zegouezh hag e teu sonj dezhañ war an taol goulenn skoazell digant hemañ). Ar poz a zeufe da vezañ :

*An ozhac'h-meur ha mont e-biou,
E-biou da gêr-veur Nevenou.*

(23) *Penn-treizher* zo troet gant *Chef des portiers* (pennporzhier). Da grediñ eo avat e oa kastell Nevenou savet e-kreiz ul lenn hag e oa treizherien evit kas an dud d'ar c'hastell. Gwelloc'h eo mirout *treizher*, daoust d'an droidigezh a c'hell bezañ fazius.

(24) KV : *Doue r'hen dalc'ho*, gallegach.

(25) KV : *p'oa digouet*, lnBr : *pa oa degouezhet*.

(26) KV : *eus a hersal*, troet gant (*revenant*) *de la chasse*. Tu a ve da dostaat ar verb ouzh ar c'hembraeg *hersio* pe ouzh ar Br *sersal* (diwar ar galleg : *chercher*) (AE, t. 1, p. 72). Gwelloc'h avat ober gant ar ger boutin *chaseal*.

(27) KV : *o fragal*, gant ar c'hemmadur B/F.

(28) KV : *Enn he zorn he warek gant-ha,
Hag eur penn-moc'h gwez war he skoa,*

Diaes eo lakaat *gantañ* da glotañ gant *skoaz*. Gant ar ger *bras* avat ez eus tu da lakaat ar poz en e blom hep distresañ anezhañ.

(29) Kentañ meneg ar ger *penmoc'h* a gaver (hervez Ernault) en Nomenclator (1632).

(30) KV : *Mad d'hoc'h, mad d'hoc'h, meneziz da.
Da, anv-gwan, n'eo ket testeniet e Br.*

(31) lnBr : *ganeoc'h. Genoc'h* a vez kavet e Mister Santez Barba (AE).

(32) KV : *a gas ar Gall*; ken e-keñver ster, ken e-keñver kenganezh eo gwelloc'h *'argas* eget *a gas*.

(33) KV : *taer ha taero*. Ma vefe aze ar verb *taerañ* en amzer-vremañ hag en amzer-da-zont, e rankfed lenn : *'daer hag a daero*. Gwelloc'h eo degemer *taer* evel ur rakverb-kreñvaat.

(34) N'eus ket tu da vont a-du gant KV a dro *flour* gant *dans la fleur de l'âge*. O vezañ ma n'hell ket *flour* bezañ ur rakverb o toareañ *dibennet*, e kinnigan stagañ *flour* ouzh *penn* : *Aet e benn flour*.

(35) *Penn-melen-mell* : Daoust ha ne vefe ket tu da welout amañ ar gerioù *mellenn* (mellenn-gein), *mell* (mell-chadenn), pe c'hoazh *mel-mell-chadenn* ?

(36) Ar ster hag an droidigezh a glot kalz gwelloc'h gant *kempouez*, *kempouezañ*, *peurgempouezañ* eget gant *kompes* a zo iskis a-walc'h amañ. *Kompoez* zo roet da eil stumm da *g-kompez* e Gonideg 1821 (AE).

(37) *Paour-razh* eo ar glotenn *glizh/deiz*. N'eus ket a glotenn zoken, nemet e vefe distaget *diz*, pezh na gredan ket e ve posupl. Sl. avat an *daouzek dizioù* e kornbroioù zo. Met *diz* (unander) n'eo ket testeniet.

(38) KV : *Me henn toue penn...* Anat eo amañ ar vi-koukoug. FG avat a damall dichipot da KV bezañ stummet ur frazenn diboell : « *je le jure tête de ces arbres-ci* ». Gwelloc'h e ve koulskoude : *Me hen tou war benn...*

(39) *Gouez* a gaver evel anv-kadarn e krBr : *goezet* (loened gouez) e Buhez Santez Nonn, 268-288, daoust da FG a lavar : « L'adjectif gwez ou gouez qui prétend condenser penn-moc'h gouez ne saurait être traité comme substantif ».

(40) KV : *gwalc'hinn* gant ur « fazi » kemmadur.

(41) KV : *deo* evit klotañ gant *bro*. Ar werz avat a zo e « *Ies Kerne* » ha neket e « *Ies Treger* ».

(42) KV : *am*

(43) KV : *bis*, n'eo ket testeniet e Br, nemet e *biskoazh*, *biken*, *birviken* (evit *bisviken*).

(44) lnBr : *dastum*. *Dastumi* a gaver e Gonideg 1821.

(45) *Gin-oc'h-gin* : gouez da FG, ne vefe ket e Br eus ar rakverb-se : « locution adverbiale inexistante et inadéquate ». Ouzhpennañ a ra : « à remplacer par war an tu gin, s'il apparaissait que le fait de ferrer un cheval « d'argent fin » et de le ferrer à rebours répondit à quelque chose d'utile, ce qui n'est pas le cas ». Ma oa ur faosonier eus KV, avat, ne gavfed ket seurt traoù didalvez ha diboell (war a seblant) en e skridoù. Ar seurt « traoù didalvez » ne vezont kavet nemet el lennegezh vojennel : « didalvez » int e kement ha n'int ket komprenet ken. Ur faosonier ne skriv ket traoù na gompren ket ha KV ne ro diskleriadur ebet d'ar poz-mañ, daoust dezhañ bezañ tuet da ziskleriañ pep tra. *Gin-oc'h-gin* a gaver e Gonideg 1821.

(46) KV : *pendervik* troet *prince*. Ur ger kembraek eo. N'heller tostaat outañ e Br nemet *pinvidik*, a orin gantañ. Gwall amsklaer e chom ar werzenn avat, nemet e komprenfed e vez pishoc'h ar binvidien eget ar beorien, pezh na ve ket diboell, a-benn ar fin.

(47) KV : *er gêr*.

(48) KV : *war-eon*; an distagadur *eon*, boas a-walc'h, zo meneget e RH Geriadur Istorel.

(49) *List* : stumm krBr evit *lezit*.

(50) *Kornañ 'reer an dour* : ar boaz « kornañ an dour » zo meneget e lennegezh kembraek ar Grennamzer (Mabinogion).

Da grediñ eo ez eo bet savet ar poz-se gant KV evit reiñ ul liv koshoc'h d'e werz.

(51) KV : *Eilved* (hep ger-mell).

(52) KV : *Tride* (hep ger-mell).

(53) KV : *ho droc'ho*, gant ur « fazi » kemmadur.

(54) KV : *diwennet* evit *dic'houinet* zo ur skrivadur iskis a-walc'h, ket ur « barbarisme » evel ma lavar FG avat.

(55) lnBr : *skeiñ*. Ar stummoù kreñv evel *skeiñ*, *digoriñ...* a gaver stank a-walc'h e Barzhaz Breizh.

(56) KV : *elfeien*; anavezet e vez ar ger *elfoù*, liester eus *elfenn* evit *nelfenn*, *nervenn* diwar ar galleg *nerf*. *Elfeien* a c'houlennfe un unander *elfeg* n'eo ket testeniet. Souezhus e ve forzh penaos an dibenn *EG* staget ouzh ar wrizienn *elf*. Gwell eo ganin kinnig *mell-chadenn* e-lec'h *elfeien*.

(57) *Sellet-hu* : stumm krBr evit *setu* (AE, t. 1, p. 75).

(58) KV : *koset*, mank evit *keset*, stumm gwan ar verb *kas* (lnBr : *kasit*).

(59) KV : *a*. Anat eo amañ ez eus un anv-gwan eus *mat* (KV *mad*).

(60) lnBr : *reot*.

(61) KV : *ma*.

(62) KV : *ne*.

Erwan VALLERIE.

Harscoët

DES OUBLIÉS : LES PEUPLES BERBÈRES

Il n'y a pas, il ne peut y avoir de peuples vraiment libres sans l'usage libre et omniprésent de leur langue; il ne saurait y avoir non plus de garantie définitive à cette liberté tant que, dans le monde, des peuples en seront privés. Notre lutte à nous bretons, si elle exige que nous concentrons nos efforts, exige aussi une information complète sur les problèmes des autres peuples privés de leurs droits. Le sort des peuples berbères, victimes de l'Histoire, ne peut que nous inciter à la réflexion.

Il a fallu quatre siècles aux nationalités balkaniques pour se libérer de l'impérialisme turc, refaire surface à l'occasion d'interventions et de conflits européens, et faire de cette partie de l'Europe, ainsi que le montre l'exemple de la Yougoslavie, une juxtaposition stable de petites nations homogènes où chaque culture, chaque langue a droit d'expression (1). Dans quatre de ces républiques, indépendantes ou autonomes (Bulgarie, Serbie, Monténégro et Macédoine) l'Islam continue d'occuper une place non négligeable sans jamais représenter toutefois le moteur essentiel de la vie culturelle et, du fait de l'absence d'oppression ethnique, les nationalismes n'y sont pas exacerbés.

Le contraste est donc singulier avec, sur l'autre bord de la Méditerranée, le sort des peuples berbères, islamisés dans leur quasi-totalité et dont rien de ce qui concrétise une personnalité ethnique n'est l'objet de reconnaissance officielle. Peut-on même parler de « connaissance » ? Pour l'Européen, l'habitant de l'Afrique du Nord c'est « l'Arabe », confusion née d'un critère religieux, l'Islam, mais aussi confusion entretenue par la virulence du nationalisme arabe, lequel a masqué

(1) : sauf en Grèce, pays fasciste, seul pays balkanique à refuser à ses « minorités » ethniques (Macédoniens) la reconnaissance de leur culture propre.

jusqu'ici — et pour longtemps encore — le problème des ethnies musulmanes.

Pourtant ces ethnies existent, même si personne n'en parle : les événements du Tchad l'ont prouvé quoique des différences raciales fondamentales n'aient fait que souligner le problème. A ce sujet on remarquera que si l'intervention française avait pour but essentiel — et caché — la défense d'intérêts pétroliers ou cotonniers, il n'en demeure pas moins que, dans la pratique, cette intervention a soutenu le centralisme de Fort-Lamy contre des populations berbères, les Tibbou, que, la religion mise à part, tout distinguait de l'ethnie dominante : race, langue, manière de vivre. Quant à la valeur du facteur religieux, nous avons vu dans notre précédent article sur les Pakistans ce qu'il fallait en penser...

Qui sont donc ces Berbères, connus surtout à travers les images stéréotypées des nomades Touaregs ou à travers les étranges *kasbah* (ou *tirhemt*) des confins sahariens ? Au-delà du folklore exotique pour touristes européens il y a là un peuple de paysans pleins de bon sens, un peuple que nous avons connu et apprécié dix années durant, travailleur, économe et indépendant à sa façon, digne du plus grand respect.

Un peuple ? Nous devrions dire « des peuples » car les différences anthropologiques sont marquées entre un insulaire de Djerba par exemple, un Kabyle d'Algérie ou un Soussi marocain : couleur des cheveux ou des yeux, taille, forme du crâne entre autres. Du moins sont-ils 7 ou 8 millions à parler une langue quotidienne, le Berbère, sans compter un nombre au moins égal d'« arabisés », au dialecte arabe encore marqué de termes et de restes de la structure de leur langue originelle, sans compter non plus la toponymie restée essentiellement berbère comme dans le Rif occidental.

Compte non tenu du bilinguisme, très fréquent, c'est 30 % de la population algérienne et 45 % de la population marocaine qui parlent le Berbère avec des groupes très homogènes en Grande Kabylie, dans l'Aurès, dans les oasis entre Aïn Sefra et Tiznit, dans le Rif oriental et dans tout l'Atlas marocain dont la « Tamazirht » (dialecte de l'Atlas) se parle jusqu'à moins de 40 km de Rabat, chez les Zaërs. Sans doute la langue berbère subit-elle, à travers cet immense territoire, des différenciations dialectales profondes; mais si le Rhomari du Rif par exemple, le Zemmouri des contreforts de l'Atlas et le Chleuh Masmoudi du Grand Atlas disposent souvent de

mots différents pour un même objet, du moins subsiste-t-il une unité grammaticale et syntaxique entre tous ces dialectes, ce qui n'est pas sans rappeler le cas des langues celtiques.

D'autre part on ne doit pas perdre de vue que *l'enseignement du berbère n'a jamais été pratiqué* et que la graphie même, à part exceptions, lui a fait défaut pour compenser l'éloignement des groupes linguistiques.

Mais, *c'est surtout l'absence d'unité politique du monde berbère qui, joint à la conjoncture historique et à l'absence de tout phénomène socio-économique berbère, a joué contre l'unité linguistique.* Il nous faut donc analyser ce rôle de l'Histoire dans le « gel » d'une culture dont le seul facteur de survie a été son caractère rural, caractère qui, dans l'évolution moderne, tend à se retourner contre ce qu'il avait protégé.

Dans cette Histoire de la Berbérie que nous avons enseignée naguère, ce qui frappe et décourage c'est l'incapacité des peuples berbères à fonder des états durables et à transformer en civilisation « brillante » leur potentiel culturel. L'essentiel de l'Histoire berbère des deux derniers millénaires s'est passé sous des dominations étrangères : Romains, Arabes, Turcs et Français. La seule grande expédition militaire berbère en Gaule (pour mémoire, Poitiers 732...) a été faite pour le compte et sous les ordres des Arabes. Les seuls « états » berbères, fondés sur la prééminence d'une tribu, se sont écroulés sur le vide après moins d'un siècle de luttes intestines ayant succédé à de fulgurantes conquêtes. Les deux plus connus de ces Etats, Almoravides et Almohades du Maroc, ne recouvrent pas plus de deux siècles, de 1061 à 1272. Pourquoi ?

Certainement par esprit de soumission : il y a bien eu *refus* de la civilisation romaine et du Christianisme par exemple, et les ensembles monumentaux de Timgad ou de Volubilis n'ont jamais été que des sortes de corps étrangers en pays berbère. Il y a eu *refus* de l'Islam pendant un siècle au moins, par les armes d'abord avec les révoltes acharnées de Kocéila, un modeste porteur d'eau (683), puis de la Kahena, une femme (698), dans les Aurès; par l'hérésie kharédjite ensuite, laquelle ne serait écrasée à la fin du X^e siècle qu'après deux cents ans de luttes sanglantes (2).

(2) Les Mozabites du Sud Algérien actuel, perdus dans un pays désolé et parfois émigrés en France, sont les descendants des derniers Berbères indépendants du royaume de Tahert, en Oranie, après sa destruction en 911 et leur dispersion.

Le facteur sinon décisif, du moins prédestinant, de cet échec des Berbères dans le monde méditerranéen semble résider dans leur conception biologique de la patrie : la tribu, sans lien obligatoire avec le territoire occupé. Pour la saisir, il nous faudrait imaginer une nation bretonne avec des bretons, mais... sans Bretagne. Sans doute tel peuple berbère a-t-il pu, dans un intervalle de cent années, prospérer en deux territoires successifs séparés par une ou deux centaines de kilomètres; mais si elle assurait malgré l'exil en masse une certaine pérennité au fait ethnique, cette conception de la patrie le privait de cette base à nos yeux essentielle : l'enracinement sur le sol national.

Ainsi la relative mobilité des peuples berbères au cours de l'Histoire, jointe à des rivalités permanentes dues à l'hégémonie des tribus fondatrices de dynasties à base étroite, a-t-elle empêché l'affirmation permanente d'un nationalisme berbère. Cette absence de sentiment d'unité explique que, sauf exceptions locales, aucun chef ne se soit jamais levé pour tenter cette union, n'aurait-ce été que dans une sorte de confédéralisme. L'islamisation de l'Afrique du Nord, par « l'arabisation » consécutive, devait constituer le facteur le plus défavorable à ce nationalisme berbère.

Islamisés de force, les Berbères avaient d'abord réagi, avons-nous dit, par l'hérésie. Même dans l'orthodoxie musulmane qui finit par l'emporter au XI^e siècle avec les réformateurs berbères almoravides, on vit composer *en berbère, mais avec l'écriture arabe* faute d'autre moyen, des ouvrages religieux. Sous la dynastie almohade, la plus berbère de toutes, c'est en berbère, et obligatoirement, que se firent les prédications aux XII^e et XIII^e siècles. Le fait est à souligner quand on sait que langue et écriture arabes sont les outils d'essence sacrée du livre non traduisible de la révélation divine : le Coran.

Or, dans leur expansion territoriale en Espagne, les empires berbères du Maroc, les seuls qui aient vraiment droit à ce titre, se trouvèrent étroitement en contact avec une civilisation, avec un Islam andalous d'inspiration orientale. Le « prestige » de cette civilisation « raffinée » filtra au Maroc même, par le canal des villes; l'usage de la langue arabe dans les classes supérieures s'étendit, on copia les monuments, la musique, la littérature arabe qui, elle, était écrite. Ainsi s'accroissait une « colonisation culturelle » du monde berbère qui n'est pas sans analogie avec le rôle joué dans la débrettonni-

sation linguistique de la Bretagne orientale par les centres gallos, Nantes en particulier.

Autrement plus brutale et décisive fut l'introduction massive en pays berbère, par le grand sultan almohade, Abd-el-Moumeïn, de tribus arabes hillaliennes, véritable « armée de sauterelles » pour reprendre l'expression de l'historien Ibn Khaldoun. Avec ces tribus, vaincues à Sétif et déportées pour servir d'auxiliaires, c'était la langue arabe qui était massivement introduite. Toutes proportions gardées, on peut se demander si des souverains bretons avisés, comme Alain Barbe-Torte, le furent bien lorsqu'ils facilitèrent l'immigration de paysans venus de France pour repeupler la Haute-Bretagne dévastée par les Normands !

Paradoxalement, ainsi que l'a souligné Henri Terrasse, les grandes dynasties berbères avaient substitué à la tradition politique et sociale de leur peuple les « institutions d'un Etat de type musulman, à la fois autocratique et théocratique », sûr moyen d'une arabisation poussée.

Quant à l'occupation française, on peut dire qu'elle n'a fait qu'aggraver cette arabisation du monde berbère, beaucoup plus par exemple que les trois siècles de domination turque qui l'avaient précédée en Algérie, les Turcs s'étant surtout préoccupés de percevoir des impôts sur les tribus qu'ils pouvaient soumettre. Tout d'abord, au nom d'une unification qu'elle voulait faire à son profit, la France abolit le droit coutumier public berbère au profit du droit écrit musulman, privant ainsi le peuple berbère d'une de ses armes de survie. Au Maroc, contradictoirement à l'obéissance forcée au pouvoir du Sultan arabe alaouite obéissance inconnue depuis deux siècles) et dont elle espérait tirer le bénéfice, la France tenta bien des mesures, soit pour l'enseignement de la langue, soit pour l'affirmation du particularisme berbères (Dahir de 1930). Mais, prises par « l'occupant », le « Roumi », ces mesures apparurent bientôt liées au désir d'utiliser des notables féodaux, préoccupés de leurs privilèges, contre la dynastie réticente de Mohamed V. (En citant El Glaoui, on aurait presque envie de le comparer à un Pleven...) Tentatives inutiles : de même qu'au XVI^e siècle les incursions espagnoles et portugaises sur les côtes d'Afrique du Nord avaient amené les Berbères à se ranger, par réaction, derrière des chefs religieux, les Berbères de la seconde moitié du XX^e siècle se retrouvèrent dans le camp anti-colonialiste; ce n'est pas un hasard si les grands chefs de l'insurrection algérienne —

aujourd'hui écartés — ont été des Kabyles. Dès 1921, le Berbère marocain Abd-El-Krim avait fondé une véritable république riffaine de fait et tenu quatre ans devant les meilleures armées franco-espagnoles. Et qui n'a encore en mémoire la sanglante répression française de 1945, en Kabylie, recommandée par le P.C.F. au nom de l'Unité de la République !

Nous aimerions parler ici de la culture berbère actuelle, si fruste puisse-t-elle sembler aux yeux de certains, comme s'il pouvait exister des civilisations « inférieures » ! (3) Nous n'en retiendrons — et brièvement — qu'un aspect : le sort fait à la langue et au droit ancestral. Le droit coutumier berbère recule plus que jamais, avec la langue et même plus vite qu'elle, devant le droit islamique, par suite du centralisme intransigeant des nouveaux états d'Afrique du Nord. Ce centralisme, hérité de l'occupation française, ne saurait à son point de vue composer avec l'esprit « communaliste » berbère qui continue de faire de certains villages de Grande Kabylie de petites cités quasi indépendantes, avec une assemblée, la « jmâa », réglant les affaires communes et ce depuis deux millénaires au moins.

Ecole, presse, radio, urbanisation contribuent plus que jamais à cette dépersonnalisation du monde berbère que treize siècles d'islamisation n'avaient pu achever. G. H. Bousquet a signalé le fait que dès 1963, un an à peine après l'indépendance, le gouvernement algérien a supprimé à l'Université toutes les matières liées au berbérisme (ethnographie, linguistique, enseignement de la langue même) tandis qu'était créé un cours... d'Ukrainien. Mêmes mesures au Maroc. Faudra-t-il attendre, qu'en étant arrivés là, les peuples berbères aient enfin le sursaut vital ? Nous avons rencontré des Berbères fiers de l'être, tant au Maroc que chez des Kabyles; l'un d'eux nous demanda même un jour de parler en Français et non en Arabe, langue qu'il assurait ne pas vouloir connaître. Mais, comme chez les Bretons ou les Antillais colonisés, combien ont honte de leur propre langue et ressentent le besoin de s'affirmer de souche « arabe » comme d'autres s'affirment

(3) Ce n'est pas sans stupeur que nous lisons dans « Les Berbères » de G.H. Bousquet des choses du genre : « Il n'y a rien chez les Berbères digne d'attirer l'attention de ceux qui n'ont pas une raison spéciale de s'en occuper ». Il est vrai que M. Bousquet était professeur de Droit à Alger et que le paysan berbère ne devait pas être de ses fréquentations. Le Droit — surtout d'essence latine — ne permet pas tout...

Français de toujours ! (4). Que des opposants armés au régime d'Alger, comme Aït Ahmed, se soient manifestés voilà déjà huit ans; que des chefs du complot contre Moulay Hassan II, ce « Capétien Alaouite » de droit divin du Maroc, aient été berbères, cela ne signifie pas qu'un mouvement berbère nationaliste soit en gestation. D'autre part le monde musulman est complexe, insaisissable; la révolution y commence seulement et se heurte à trop d'obstacles pour ne pas évoquer l'intransigeance malade de la Convention en 1793 au nom de l'Etat Un-et-Indivisible. On ne voit pas de leader berbère et l'absence, dans le passé, de toute nation berbère concrète, ne permet pas de référence historique.

Alors, à défaut d'une conclusion conjecturale optimiste sur l'avenir des peuples berbères, ces oubliés dans le mouvement d'émancipation mondial des peuples, nous terminerons par cette remarque désabusée : si en 1830, en Algérie, la France n'avait substitué à la domination turque d'ailleurs toute superficielle, ses conceptions centralistes de l'Etat-Nation, si elle n'avait poursuivi ces mêmes errements au Maroc, *peut-être* les peuples berbères d'Afrique du Nord eussent-ils pu prétendre un jour, comme les Bulgares ou les Macédoniens, à une forme quelconque de souveraineté nationale, indépendante ou fédérée. Peut-être...

De toute façon, même si l'Histoire ne se refait pas, il aura fallu là encore qu'en laissant aux jeunes états à pouvoir arabophone, nés de la décomposition de l'impérialisme européen, des structures administratives centralisatrices, voire des frontières qu'ils n'avaient pas choisies, la France lègue à ces ethnies, dominantes ou dominées, des ferments de conflits sans fin ou d'ethnocides sans espoir. (5)

HARSCOET.

(4) Un technicien antillais nous précisait récemment que dans les familles métissées, l'enfant le plus favorisé, celui pour lequel on accepte les plus gros sacrifices (études notamment) est celui dont la peau est la moins colorée, celui qui a le plus de chances de « réussir ». Bretons, apprenez le Français, vous aurez « des places »...

(5) Tout ce que nous avons écrit ici n'enlève rien à la profonde sympathie que nous éprouvons pour les peuples arabes trop souvent humiliés, mais dont les gouvernants, dans un contexte économique et politique difficile ont trop souvent tendance, au nom de l'Arabisme, à oublier que l'on a parfois vite imité les méthodes des anciens colonisateurs.

TEXTES

Kouli Kedez

OREZONOÛ

*Evit Anna, hor Mamm,
Evit distro Arzhur, He mab,
Evit Breizh en he fezh.*

*Kan ! ar skrav a nij e deun hon daoulagad.
Tan ! ar stev a strink diouzh hor gouzougoùigoù
Kann ! emañ an taf kuit ! emañ an taf pell ! af, af, af...
Tan-taran ! luc'hed o pulluc'hañ dre hor staoñioù,
[neñvoù.*

*Trumm ! an dispac'h gwar a zifuk !
Trumm ! stivell an awen a flistr !
Trumm ! fioun, fum, fuc'h : an emsav a zifoup !
Bouch, af, pok, bouch, af, pok...
Flammflaminañ, flammflaminañ, flammflaminañ a ra
strink-deiz hor c'halonoù.
Va gwad a dalm hag a darzh.
Flemm an Ankoù ha strilh an Diaoul
a vroud va c'horf go gwashoc'h eget beg ur goaf.*

*Nag a boan ! Ra gilint, an div c'hoann.
Ra souzint ! ra steuzint !
Va gwad a dalm hag a darzh.
A Anna ! a Anna ! a Anna !
va mamm, mamm ar glenn, mamm ar glad,
mell-divell dre un hent ribin-diribin
e tidiruilhan betek ho kev evel Myrddin.
Ur spontailh ! ur spurmant ! ur spont spouronus !
Stramm ! stramm ! stramm !
Luc'hed e-giz stalafadoù. Selaou !
Selaouit skrignoù an Ankoù, stirlink ar skub-tub.
Koagal a ra an duenn em skevent.
Klokal a ra ar ruzenn em c'hlopenn.
Oc'hal, youc'hal, yudal, bouboual, breugeudiñ, hopal,
[krozal, pufal, blejal,
a reont penn-kil-ha-troad.
Dre be va hun e teuont da lakaat
karbac'h, talabao, chalami...
chalami, talabao, karbac'h...
ennon.
Ac'hanta ! ehan !
Na beuk ket ! pok mar plij !
Arsa ! netra d'ober !
Ereet omp, liammet gant an ere-hud.*

Tost ouzh tantad ar selladoù diveiz

— olizenn raden sec'h brochet gant ar spelc'h —
e tarev lid an divlez.

An hud a sklap an huk — an hud a sklap an huk.

— Hek ! heug ! hek ! heug ! hek ! heug !

Heg heut ! noazh, noazh, noazh... noazh-dibitilh, noazh-
[barbilh, noazh-pilh.

— Stramm ! stramm ! stramm ! stranell !

Heg heut ! kregiñ, kregiñ a ra ar morsuilh en hor
[c'hroc'hen,

luskadenn ha loskadenn ennañ.

— Stranell ! strouilhenn ! strakouilhenn ! lovrigen !
[cholgenn ! choulouenn !

hudurenn ! favenn ! kailharenn ! kailhebodenn !

[kourzh ! yourc'h !

Heg heut ! yourc'h va yeulc'h ?

Pebezh toufoul ! balbouzer rukunus.

Pebezh tid ! batouilher euzhus.

Ha ma vefe gwir ?

Ha ma vefe ur serc'h e-giz un erv,

un ant bras-meurbet evit atant ar bed en

[e bezh,

ur c'hast, va gwerc'hez skinus a c'hras ?

e-giz ma c'hrozmol an alvaon all, amboubal, o

[c'hagilhaodiñ.

Pelec'h emaoe'h Anna, pelec'h emaoe'h ?

Brizhc'hoarzin a ra re ziot, tudoù brizh, ar c'haoc'h.

Pelec'h emaoe'h Anna, pelec'h emaoe'h ?

Anna dibuk, bouzar ha mut oc'h ?

Neuze e ran seo

evit falc'h ar marv ?

War Run ar Gwidal

goap ouzhin

a ra ar riel rok.

Arzhur, Arzhur ap Penkawr,

en-dro d'Anna, o pilpasañ va bro

— gwerzhzet gwenodenn hakr Sant-Denez e Pariz,

pennyilc'hier, pennirc'hier Bro-C'hall —

ne welan ken loufrezed bourounek ha gargadennek

fri skoul dezho

peñs loc'hus dezho

loudour o lagad peuz-lemm

kriz-kras o neuz-dremm

kudennek o sell

glaourennek o muzell

c'hwezenn trenk-put ar mac'h, ar moustr, ar

[gwaskerezh gant o anal

kerzhed ar broc'h a gement a foet Breizh evit lonkañ

[gwad ganto

kuzh-ha-muz, ar mad-divad a hadont, o zorfedoù

[ganto

evel greun dreog, askol-du, kaoe-moc'h pe

[louzaouenn-ar-verranal.

Pe valapa Anna ! pe valapa !

Foestr foestr estlamm !

ouzh va gwilc'hadenn e lamm

va c'hastr stegn-stegn,

maen-hir va dispac'h,

batalm an ozhac'h

en hemolc'h an Doue heloc'h.

Foestr foestr estlamm !

ar c'halc'h a sav !

Gadal eo an taluad.

Ar c'halc'h a sav !

Dao d'an den diskredik !

Dao d'an doue displeal !

An ebr a ar kaoutr Belen

Boem an neñv ? Boem ha boem !

Strinkañ a ra ar barr kellidoù, ar bara eginou.

Berzh ar berz-hud a lieskement ar c'harmoù iskis.

Ankounac'haet adalek ar gaezouregzh

e hirvoud e hiboud a-nevez da werenn ar bevez

ar gaerder hag ar guñvez.

Noilh, noilh, noilh dezhañ.

Noilh, noilh, noilh dezhi.

Bruskenn ar brusk-bronn brouezek.

Breou ar broust-bomm brezeliek.

Strobinell sasun ha speredus ha sperius ha sabrek.

Salokras, foeltr ! Sabadoù eo se !... foei !

Goude bremañ, goude bremañ,

afo, a-fonn, a-forzh, afo,

stran stran, stran ganto.

Ni a datouilh, ni a datouilh...

Skrilh, skrilh, skrilh...

Lagad milliour ar moumoun.

Koulouchennoùigoù an denez — chouroùigoù ar
[vorganez.

Dourvel, chufere — Froudennoù flour... HAG...

[askre e triskin :

Med ar re vav — mederezh ar re vezv — eost an

[deroù-noz :

Choucha-moucha, sioul, sibouroun,

mell-divell e tiskenn

ar pitouch pitilh ivarc'h e vekez amjestr, aonus,

adalek an eien anezhi betek hec'h islonk touellus;
war roudoù an allazigoù,

eñ hag e zaoulagad-ar-Werc'hez gweuz-ha-gweuz,

kamm-jilgamm, stroñs-distroñs,

a-ziarbenn an Ankou,

e teou an Enaouer :

Gin ar rin din gurun ! gin ar rin !

Neuz c'hlein heolel an Taerder feuls soret !

Med ar re vav — mederezh ar re vezv — eost an

[deroù-noz.

You - you - you... Skrij !

You - you - you... Skrij !

Argad ! argad ! argad !

« Tan ! tan ! dir ! dir ! tan ! tan ! dir ha tan ! »
Selaouit son ar gouloù-deiz war derez ar maen-lid.

« Deomp kar ! deomp breur ! deomp mab ! deomp tad !
[deomp d'ar gad ! »

Selaouit barzhaz an drouiz war derez ar maen-lid.

Koumoul plu kaouenn-erc'h e-giz kamzoù beleg a red
[en oabl lirzhin e koummoù sioul.

Er grez-se e sailhe ar gremm war divskoaz ar youl,
ar youl spoumus;

ruspin-ruspin e oa lun ar rat, brokus-brokus an huñvre
[brogonus;

splann tal an den, c'hoao, hinon an hin,
an hin vurzhus.

Goude an aberzh, digor hor c'halonou, e tebremp evel
[ma tebromp,

— war an traezh — skaouarc'h ha brennig — war ar
[pladig-sakr — kinniget deomp.

« An dour dindanañ o virviñ
gant an tan taran eus e fri... »

« Me zo war ur gador aouret
o veskiñ mez d'ar re zaonet... »

Gin ar rin din gurun ! gin ar rin !

Med ar re vav — mederezh ar re vezv — east an
[deroù-noz —

Mez ar re vav — mezerezh ar re vezv — east ar serr-noz.

Fliminfoeltr ! fulenn ! skin ! skleurenn !

Skrebeilhet an daoulagad ! dispourbellet ar
[pevarlagad !

Skoelf, skoerj, skoerj, skoelf ar millagad !

Ul lagad evel ul lagenn.

— Ul laban lu, ya ! ul landore linus, allas !

ul leog libous leun 'levrioù lik ha litous,

ul lakon louvidik ha lugut.

Nag a luzioù !... hep un aluzon.

Gin ar rin din gurun ! gin ar rin !

Huan hepken, huan evel hual evel hualao evit huanadiñ;
ha setu amañ tonkadur kefriza ar Vamm-guñv-gann :

[hubotañ goude an huderezh hudur.

Neuze, neuze, neuze,

gwelloc'h eget speg ar seregenn

e gloan ar chupeñn

e tant, e peg, e krog

ar marv hetusoc'h-hetusañ

er garantez nec'husoc'h-nec'husañ

Grik ! grik ! tav ! tav !

Grik ! grik ! tav ! tav !

Troñ - troñ - troñ... troñ - troñ - troñ...

Lug eo an taluad

Al lut a chom war var...

mont a ra war e nañ...

chom a ra e par...

emañ e par ar marv...

Eonenn wenn-gann a chal hag a zichal war gein ar Mor.

Skeud an heol a ruz hag a ziruz war vrennid an Douar.

An tre sorset, mav,

lanv 'n aloubadenn,

a soub va loskadenn,

Anna he moranv.

— Lourin, loufrez huo, oriad ourzet, otus, orin
[orget,

deuet, tizhet eo ar Mare,

Mare ar Vendem

en tu all d'an talbenn,

dreist d'an talar,

e-lec'h ma lINTR ar Gwened lufr ha boull.

O ! fo c'hwerv ! O ! erc'h fu ! O ! fru tanav !

Spil glan suilh a gouezh warnomp.

Sant Kouli pedit evidomp,

evidomp, kalonoù touellet,

evidomp, eneoù dianket,

evidomp, urisin keltiek

ha diskonterez vrezhonek.

Sant Kouli pedit evidomp.

Sant Kouli pedit evidomp.

Sant Kouli pedit evidomp.

Kouli KEDEZ

Pariz, deiz Gouel Sant Erwan 1971.

Kouli Kedez

BRETAGNE EST UNIVERS

« La Bretagne est universelle et toutes les races en retour se retrouvent en elle comme dans un cercle, le cercle du celtisme, lequel est assurément la bague circonférentielle du monde. » (Saint-Pol-Roux.)

- De la littérature - Variations sur un épouvantail

C'est la communication émanant d'une liberté, adressée à une autre liberté, qui fonde la littérature. Celle-ci définissant ses buts apparaît comme sa propre transcendance. Son principe s'oppose à toute ingérence étrangère, à toute soumission à un quelconque canon social. Mouvement de liberté, la littérature, si elle ne veut pas demeurer un luxe ou une vanité, mais poser l'action, doit donc puiser ses forces en ses propres ressources. Ainsi seulement elle sera l'essentielle dynamique de la société. En effet, cette dernière tend, de par ses organes sociaux arrachés de haute lutte à un état précédent, de par ses institutions appelées à satisfaire la médiocre majorité des citoyens, au conservatisme et à la routine. L'écrivain proposant son monde neuf, par son hypothèse et le caractère même de son travail, ne peut qu'enfreindre les lois inamovibles qui régissent le milieu dans lequel il œuvre, et pour lequel, finalement, il œuvre. Cette transgression est le sine qua non de son objet. Valéry entend la poésie comme une rupture de la transitivité du langage; ce dernier, communément, répondant aux nécessités pratiques de la communication, affermit les assises

de la communauté humaine, en calquant sa syntaxe sécurisante sur la logique que le milieu a légitimée et répertoriée. Subséquentement, si sa société avère un esprit étroit et conservateur — mais n'est-ce pas le fait de toute société établie, même si elle prône un constant dépassement dialectique; cette évolution étant incluse dans son idéologie ne risque nullement de transgresser sa logique — la condition de l'écrivain ressemble fort à celle du paria. Ainsi Platon chasse-t-il le poète de sa République divine, immuable, révélée, à jamais statique. L'écrivain ne se sentira partie prenante que dans une société en formation — à condition bien entendu que celle-ci le respecte, sinon elle l'élimine ou engendre dans le plus lâche des cas un misérable folliculaire, un piètre exégète de sa neuve et virile énergie — énergie qui réclame alors de plonger le stylet dans le sang et non dans la cire. A l'heure décisive du saut, pour que votre calame puisse demain s'épanouir, sans doute est-il nécessaire de le déposer pour décrocher l'escopette à l'exemple d'un Benjamin Péret s'enrôlant dans la brigade Durutti. Mais l'acte révolutionnaire lui-même n'est pas fondé, il est participation à une fête, à une rupture, à une discontinuité a priori absurde. Ce n'est qu'un dimanche dans la semaine du destin. On consomme une situation économique. On célèbre l'avènement d'une année neuve, riante de promesses. Mais rien n'est, tout demeure hypothèse de travail. L'écrivain a rencontré, dans l'action effective, son public; il dépassait sa plume, tout comme le bourrelier son alêne, ou le paysan sa charrue. Un autre rapport économique est créé, une situation plus satisfaisante en résulte, qui doivent s'appuyer sur l'alêne et la charrue pour exister, et sur la plume pour ne pas s'enliser.

Ce n'est donc qu'en échappant à l'asservissement de dites « valeurs traditionnelles » controuvées par le pouvoir en place, qu'a pu se composer une littérature bretonne. Les complaintes pétries de bondieuseries et de jérémiades, les thèmes « singulière province » entrelardés de broderies, de crêpes et de biniouseries, les rimes plates « divin amour » et « clocher à jour », les farces aussi grassement désopilantes qu'anodines, qui, avant 1925, confinaient la Bretagne dans l'infantilisme, la stérilité et un insidieux narcissisme complaisant proche du masochisme, flattaient les notables et leur permettaient de nous bercer aux modulations intéressées du « Kousk Breizh Izel ». Et quel tollé de petits nababs indignés ne soulevèrent pas les premières publications de Gwalarn ! Suivant notre définition, nous pouvons dater de 1925, année de la fondation de Gwalarn, l'existence d'une littérature bretonne. L'œuvre parvenue à maturité, enfin, ne se trahissant point, dépasse la débilitante gestion économique et politique de la société où elle éclôt ainsi que ses inanes postulats poudreux moraux et culturels.

Trois heures tintent au cadran d'Ouessant. Fondez dans l'opprobre, spéculateurs sur idées. Ravalez votre salive, vous, les très savants qui déniez toute universalité à la littérature bretonne. Je vous dis, moi, Kouli Kedez, qu'elle est le cosmos même. Tenez, au hasard, de son coffre d'écume, j'extrait une humble pièce, dont le titre, sans doute, vous précipite les jambes au cou : « Ar Spontailh » de Jarl Priel, pièce écrite au plus sombre de nos jours de « fils de la Nuit », en 1948.

Ou sommes-nous ? Ni à New-York, ni à Paris, certes, lieux où quelques cuistres de haute lice placent l'univers, non, mais tout simplement, tout naturellement dans la cuisine d'une humble ferme du Trégor, près d'une flamme de chêne qui éclate, coruscante, çà et là, sur les mystes du Grand Jeu. Une table de châtaignier assistée de ses deux bancs, une grande armoire de sapin à deux battants, rien ne manque à l'appel du naturalisme, du réalisme, même pas la bouteille de cidre nouvellement entamée ou l'escabelle sous la table. Pourtant, pénétrant ce réel nous allons toucher au surréel. Paradoxalement, cette pesante et absurde répétition de la vie, ce double idiot de l'action que l'on nomme naturalisme ou réalisme, et qui est la négation même de l'art, sera dépassé, sublimé, magnifiquement contourné et détourné afin de féconder une proposition inédite, un monde neuf bâti à chaux et à sable sur le crime — la condamnation sans appel de l'ancien état routinier — le beau. Car le beau, c'est le crime. Cette notion plus ou moins avouée se retrouve chez Genêt où nous lisons dans la présentation des Bonnes : « Au moins cette beauté doit-elle avoir la puissance d'un poème c'est-à-dire d'un crime » ; chez Saint-Pol-Roux définissant l'homme de génie comme « un saint capable d'un grand crime » dans sa « Légende individuelle » ; chez Breton, où l'héroïne de « L'amour fou » est « scandaleusement belle » et éveille « dans une assistance vulgaire », ce mouvement qui prenant « très vite un caractère hostile, que ce soit dans la vie ou dans l'art, (l') a toujours averti de la présence du beau. »

Et cette clarté convulsée de l'esclandre, ce jour fatidique du crime sursailent et sortent de leur tertre les fils de Mil afin de marier leur haleine à celle des enfants d'Anna. Et, cette même journée, l'âme égarée, nostalgique de la réincarnation, s'en vient rôder à l'entour de ses demeures de jadis.

Le temps est arrêté au cadran d'Ouessant. Dans la ferme du Trégor que baigne l'isolement, les gestes se répètent depuis des millénaires, les mêmes que les aïeux apprirent, jadis, in illo tempore, et qu'ils transmirent fidèlement. L'histoire ne mord, la force sacrée vainc. Ce soir de Toussaint, il s'agit de régénérer le monde. God, Herri, Anna s'adonnent au rite que légitime le mythe, ce commentaire de l'acte divin, cet aveu de la Tradition. Cette salle banale se situe au centre de l'Univers, elle est

l'ombilic de toute manifestation, hiérophanie dont les résultats sont saisis par la raison, mais dont l'essence et l'ellipse ne peuvent être élucidées par elle.

C'est Dieu, à l'origine, qui enseigna à God le tri des graines de chanvre, à Herri la confection d'un épouvantail, à Fanch le fauchage du foin. Au loin, en une ville perdue, dans la toute blanche Guingamp, un inconnu engrossa la naïve Anna — la mission de la mère des Celtes n'est-elle la fécondité ? vivrait-on en temps de désolation, n'y aurait-il plus, de par les Bretagnes, un seul chevalier Yvain, un seul géniteur Kulhwch ? Cependant, les pieds traînent toujours à terre et l'on ne s'élève qu'en consolidant sa base : aussi quelle honte pour la mère ! quel soufflet pour le père ! C'est le chef de famille, omnipotent, autoritaire, suffisant, de la société patriarcale. Cet archétype d'un milieu dorénavant mourant ne doute jamais de son opinion, il détient certainement — et comment ! — la Vérité (n'est-ce pas Dieu qui l'a ordonné maître des céans, tout comme, avant 1789, le Roi procédait en droite ligne de la divinité) ; il exige qu'on ne conteste pas ses ordres ; il ne s'attarde pas, fi ! à s'expliquer ou se justifier : le voici à Notre-Dame du Craon en Spézet, potentat naïf et sérieux, Dieu le Père à la gravité étonnée trônant au retable de la Trinité. Le régente l'intérêt.

Au mitan de sa fulminante furie, un doigt à la porte cogne et recogne. Ebahissement ! Sur ses quatre épingles entre un monsieur qui ne tarde pas à prendre, entre ses phalanges, le feu pour le porter aux hommes. Prométhée nous soulage, nous fortifie, nous amplifie. Il résout nos petits ennuis, nos importunités ténébrantes. Il se veut serviable mais point servile, tout imprégné qu'il est de sa dignité de créateur. Quoiqu'empressé et heureusement disposé à votre égard, il méconnaît la gratuité, et qui donc le lui reprocherait dans notre société mercantile où nul « n'a rien pour rien » selon la locution du béotien. Adonc, il réclame une âme. Et pour sa frivole et jolie fille, envieuse des mœurs de Paris, le mépris des bouses à la fossette, sa mère, les chairs toujours dolentes, se damne. Après tout, se vouer au diable, n'est-ce pas briser ses limites ? accéder au sacré authentique ? Ne lui manquent ni l'intelligence, ni la sensibilité, ni la clairvoyance, ni la mesure (nécessaire pour démarquer la démesure) à cette aventurière de haute mer, mais joue-t-elle franc jeu, en femme c'est-à-dire en rouée, ne songe-t-elle à circonvenir le Diable lui-même ? Quand il s'agira de passer le Rubicon, la nue de l'hésitation obombrera les fleurs de passer le Rubicon, la nue de l'hésitation obombrera les fleurs rouges et noires de sa munificence. Ne l'accablons pas ; n'est-elle pas le creuset de l'âme familiale ? n'a-t-elle pas porté sur ses épaules, des siècles durant, notre société traditionnelle, plus spécialement sa culture, parfum permis par le travail éprou-

vant, presque animal, des hommes, fragrance que ceux-ci étaient par trop éreintés pour goûter ou illustrer.

Rien de plus aisé pour le Maître des Magiciens que de retenir, en cette vèprée de Toussaint, entre ses paumes, une âme. Et l'épouvantail de s'animer, paille et balle de devenir viscères, rutabaga, tête — voilà le soupirant inespéré, Yann an Tremener.

Aux approches de la fête du soleil, le scandale est étouffé, l'ordre sauf. Bien qu'Anna, obsédée par son premier amour, méprise Yann, la famille témoigne de sa satisfaction. Cependant Herri, si rustre soit-il, ne se laisse de se troubler quand se pose sur lui l'étrange regard de son gendre. Yann erre par les ensorcelantes réminiscences qui tapissent le tréfonds de son être. En ce deuxième acte, en cette collation de juin, nous le voyons terroriser l'assistance. Qui est donc cette œuvre du Diable ?

Il nous vient du sidh du Samain, il est l'inspiré des abîmes, le portrait métaphysique du barde envoûtant le souffle des spélonques. Il est l'exorciste de notre Inconscient, le golem, le libérateur de nos instincts criminels, le prêtre du Beau, le poète. Il pratique la magistrale parencétède en captant au sein abyssal de chaque homme les radiations ambiguës qui sans cette opération l'excéderaient, l'étoufferaient, l'accablent, le briseraient. Ange apparemment, Yann an Tremener, dissimulé par son sourire avenant, son honnêteté, sa générosité, son amour innombrable, au fond, se révèle un assassin — n'est-il pas monté à l'assaut des artères jugulaires ennemies comme il se jette sur le discours qui fonde la société afin de le transgresser en un viol divin, en un vol d'airain ? Aux dieux cannibales, il sacrifie, dans la nuit, les harfangs du malheur, ces blancs oiseaux des ténèbres qui planent dans le ciel orageux de l'homme quand le soleil de midi, au solstice d'été, s'apprête à se dépouiller de sa vêtue de l'an passé pour se draper dans la dorure d'une année future. Alors, devant une telle puissance démoniaque, comment donc n'ondulerait l'échine des auditeurs l'effroi souverain ? comment donc ne pâmerait à force spasmes les profanes, Jean Baptiste, Jean le Passager ? comment ne serait-elle abasourdie la famille de Herri ? Yann a pris garde de ne pas consommer son mariage ; en effet, ce serait la fin de son rêve, le dépérissement de sa qualité ; il aurait souillé le cristal vers lequel, sur la pointe de son pied, il se tend, pour lequel il se joue des sons, pour lequel il modèle les rythmes telluriques. Entre nous, ce cristal n'est qu'une illusion ; des dizaines de pénitents l'ont déjà embué ; l'hymen d'Anna est perforé. Et, si l'œuvre du poète ne lui échappait, comment donc

pourrait-il la récrire ? — il ne lui resterait plus qu'à mordre au trépas dans les bras gelés de l'Ankou.

Yann impressionne, stupéfié les humains, mais se trouverait-il un être assez hardi, assez saint, assez fou pour s'aviser de la panique qui gagne Yann an Tremener devant son gouffre nourricier, du vertige qui l'enivre par devers le précipice du subconscient humain dont les côtes accores se précipitent, érynnies en furie, jusqu'à Adam. Lors, infidèle à lui-même, son esprit jetant bas ses neurones par les lucarnes de son crâne, Yann désire fuir, quitter Anna, son but cristallin, la matière de sa vision, se libérer de sa fascination. Mais ! messier infernal, chien triple chef, sur le seuil du départ surgit son sulfureux Créateur, Satan, qui le renvoie à son destin, à sa féconde douleur. Yann est l'illustration, touchante par la banalité même qui lui sert de canal révélateur, du destin du poète né de l'awen diabolique et emporté par lui vers les contrées merveilleuses et dangereuses dont on ne revient pas si l'on s'y engage décidément, plus justement in-décidément.

Au début du dernier acte de la symbolique triade, Fanch, le fils de la ferme, « lourdaud et fort », contrarie grossièrement tout un chacun, s'entête à ignorer la mystérieuse maladie du bébé maudit. Il ne s'embarrasse ni de sentiments ni de transcendance ; son ambition : agrandir l'exploitation agricole, commander un jour comme son père, thésauriser un peu plus que ce dernier. Grossier et bourru, il n'est pas pour autant dépourvu d'un instinct de franche camaraderie, d'un esprit de chambrée où claironne la fanfaronnade. D'autre part la versatile Anna, lasse de chérir un fantôme de souvenir, avoue être éprise de Yann. La mère se fera missionnaire. Bien sûr, elle échouera à convaincre son étonnant gendre. Pour celui-ci, Anna est autre.

La neige tombe, lourde, épaisse. Février, silencieusement, isole un lieu équivoque, irréel à force de réalité. L'heure des comptes et du respect du contrat tinte au cadran d'Ouessant. God se dérobe, heureuse du sacrifice de ce bouc émissaire, de cette lettre de change toujours disposée, Yann an Tremener. Yann, donc, de s'en retourner au diable vauvert. L'épouvantail se trouve à l'entrée de la cour, il est là, à deux pas de vous. Quant à l'enfant, ce départ le rend normal : il guérit. Mais, ne rôdera-t-il pas, quelque nuit, derechef, à l'entour de votre champ, ce rêveur de Yann qui nous parvint naguère du fond des temps, n'est-il pas seulement allé s'enrôler au bord de quelque navire afin de s'imprégner, un moment, en pleine mer, des effluves nécessaires ?

Mieux que toute étude sociologique, une telle pièce nous

campe la société traditionnelle bretonne. Elle nous décrit exactement son cadre, son climat, nous évoque ses figures, les typant sans les figer — ainsi ce médecin athée, bonhomme, philosophe, poseur, maniaque, poursuivi jusque dans ses ties, ses locutions, ses habitudes. Pourtant, comme nous l'avons signalé, cette peinture ne sombre jamais dans son immanence. Elle y échappe par son absence de situation (relative), sa condition anhistorique, son postulat religieux plus que par la langue, bien que quelques passages poétiques nous arrachent à l'objet écrit grâce au transport de la magie verbale — je ne voudrais citer que l'évocation de l'amour perdu d'Anna à l'alpha de l'acte I, ou celle de la navigation, du rêve marin de Yann au cœur de l'acte II. A priori, ce théâtre épouse le vœu de l'auteur : canalisation des « impulsions sociales et historiques du peuple » ; mais, en définitive, il l'épouse pour mieux réfuter l'étroitesse de ses termes, le dépasser en le niant. Cependant ce vœu demeure inclus dans cette louche transcendance qui fait naître la révélation de la métempsychose, du frémissement habitant tous les aspects de l'immanence.

Le substrat de mystère, l'allure onirique, les héros coupables et écrasés placent cette œuvre dans les rangs du théâtre expressionniste, particulièrement illustré au début du siècle par des auteurs nordiques et allemands. Comme le baroque s'oppose au classicisme, l'expressionnisme affronte l'impressionnisme dont le naturalisme n'est qu'un surgeon. Baroque et expressionnisme ne se confinent pas à une mode ou à une école, ils forment l'un des deux mouvements nécessaires et complémentaires de l'humanité, la formulation dionysiaque nostalgique du retour en l'Un à laquelle fait pendant l'apollonisme tributaire de la raison et de la mesure, aspect diurne de l'homme, qui sous-entend un monde divisé, individualisé. Platement matérialistes les naturalistes envisageaient l'homme comme une combinaison de substances chimiques et, tout comme les impressionnistes, couchaient sur leur toile des fragments de vie, des vibrations lumineuses supprimant finalement le contour de la personnalité humaine. Par réaction les expressionnistes prendront l'homme dans ce qu'il a de plus central, de plus divin. « Au lieu d'impression, il y a expression, mouvement directement opposé, jaillissement du dedans vers le dehors », écrit Maurice Gravier. Cette définition simpliste, mais fort pratique et claire, a déjà été nuancée dans la pièce qui nous occupe, où l'expression ne jaillit qu'après avoir considéré et pénétré le fait naturel. Ceci nous amène à certifier que le poème breton authentique se distingue du chant français autant que la vision synthétique celtique diffère de la division analytique grecque, de même que l'art breton se rapproche du baroque portugais, et que ses forces véritablement populaires rejettent le classicisme romain, renaissant ou versaillais; le dynamisme et la liberté

toujours renouvelée de l'Atlantique détermine une geste culturelle qui ne peut aucunement se référer au statisme appliqué de la Méditerranée. Le baroque est paysan, panthéistique, vitaliste, continu, le classicisme citadin, humaniste, raisonné, discontinu. Il n'est donc pas surprenant que l'Université, gardienne jalouse d'un classicisme défiguré, l'académisme, marchands d'art, collecteurs s'acharnent à qui mieux mieux à ignorer la spécificité celtique. Evidemment, celle-ci s'affirme obligatoirement contre la France, c'est-à-dire, aujourd'hui, contre une poignée de malandrins enrobant de tricolore une poubelle américaine tout comme une hétaïre dépravée farde les ravages causés par des années de saloperies.

Et nous revenons toujours buter contre notre poteau de départ, nous heurter à ces conchieurs de toge, prétentieux accapareurs de l'inesprit, qui nous bâillonnent plus sûrement que des argousins par leurs boniments, leurs promesses fallacieuses, leurs repoussants serments publics où l'on assure tapageusement une Dame Démocratie, bien épouvantée par ses pratiques. Et toute compromission, tout consensus, toute transaction doit finalement recevoir l'accueil que fit Philippe VI, en 1344, lors de notre Guerre de Succession, à ces seigneurs de Bretagne, qui étaient pourtant partisans du Comte de Blois — ceux-ci furent gracieusement conviés aux fêtes de la cour du roi; au mitan des réjouissances, le Valois les fit saisir au nombre de quinze, leur fit trancher la tête sans procès ni jugement. L'on propagea le bruit que nos seigneurs ourdissaient d'incommensurables crimes contre le Roi et la France, et nul n'osa élever la voix contre ces exécutions. Cependant, cette année-là, une femme « qui bien valoit un homme » témoignait. « Elle avoit cœur de lion, et tenoit un glaive moult roide et bien tranchant, et trop bien se combattoit et de grand courage » nous conte le chroniqueur mondain de l'époque, Froissard, au sujet de Jeanne de Montfort dite Jeanne La Flamme.

Kouli KEDEZ.

CHRONIQUES

REPÈRES

- 5 Août.** — 50 drapeaux bretons sont dérobés à Lorient. Le bruit court qu'un gang se serait spécialisé dans le vol et la revente du Gwenn-ha-Du à des touristes. Le cours du drapeau français, en dépit de sa raréfaction en Bretagne, connaîtrait une sérieuse baisse.
- 13 Août.** — Les aviculteurs bretons décident de fixer eux-mêmes le prix de vente des œufs, déterminé jusqu'à présent par les négociants du marché de Rungis.
- 15 Août.** — Le prix Morvan Lebesque, décerné pour la première fois, est attribué à Alan Stiveil par le Congrès Mondial des Bretons Dispersés.
- 16 Août.** — Le gouvernement décide une hausse de 5 % des tarifs ferroviaires « marchandises » en Bretagne, amputant ainsi considérablement le correctif obtenu par les Bretons en 1962, à l'issue de la « bataille du rail ».
- 20 Août.** — J.-J. S.-S. rappelle, dans une lettre au « Monde », à propos d'une série d'articles sur les mouvements régionalistes, qu'à ignorer les appels du M.N.A. et du M.T.L.D., la France a « forgé de ses propres mains la violence du F.L.N. ».
- 21 Août.** — A l'issue du banquet annuel des Cadres Bretons à Loudéac, M.-M. Dienesch se lève et entonne le Bro Gozh.
- 22 Août.** — 60 % des Britanniques sont favorables à un retrait des troupes anglaises envoyées en Irlande.
- 26 Août.** — La préfecture des Côtes-du-Nord est l'objet d'une tentative d'attentat signée F.L.B. I.
- 27 Août.** — L'U.D.B. « condamne sans appel cet acte aventuriste et irresponsable qui ne tient absolument pas compte des réalités économiques, sociales et politiques en Bretagne ».
- 30 Août.** — Yahia Khan, le boucher du Bengale, félicite Pompidou de son attitude amicale envers le Pakistan.
- 7 Sept.** — Notre ami Jean-Pierre Viennot, l'infatigable défenseur des Kurdes, lance, dans « Le Monde », un appel à la constitution d'une « Internationale des mouvements de libération », du Kurdistan au Pays-Basque et de l'Erythrée à l'Ukraine.
- 8 Sept.** — On apprend la disparition de « Bretagne-Dimanche », seul hebdomadaire à couvrir les cinq départements bretons.
- 11 Sept.** — Un attentat dévaste les bureaux d'un cabinet de géomètre-expert, à Paris. Des tracts sont trouvés sur les lieux : « Douar Breizh d'al labourerien-douar vrezhon ». C'est la première fois que l'action d'un commando breton vise un particulier.
- 16 Sept.** — Guy Garo est licencié de son poste de directeur médical de la clinique des étudiants de Rennes.
- R. McIntyre, candidat du parti nationaliste écossais, obtient 35 % des voix à une élection législative partielle à Stirling.
- 23 Sept.** — Pour l'année scolaire 71-72, les cours de breton seront intégrés dans l'horaire normal des lycées, à raison de trois heures par semaine, à partir de la classe de seconde.

NOTES ET COMMENTAIRES

SOLIDARITÉ AVEC CARO

Le Docteur Guy Caro, directeur médical de la Clinique Burloud à Rennes, vient d'être licencié par décision du Conseil d'administration de la fondation Santé des Etudiants de France. Je connais bien Caro. C'est, j'en suis sûr, un psychiatre de grande valeur. Mais il est membre du P.S.U. et de surcroît, il a participé aux travaux du F.L.B. Il : ses activités politiques socialistes et bretonnes, qui l'ont amené à siéger au Conseil Général des Côtes-du-Nord face à Pleven, n'ont certainement pas l'air de plaire à certaines gens. Déjà, il y a quelques années, il avait eu maille à partir avec Mlle Dienesch, ce qui lui avait valu quelques désagréments.

Et voici que le directeur médical de la Clinique Burloud, clinique psychiatrique universitaire, depuis sa fondation en octobre 1970, il s'est mis en tête de soigner d'une façon non conventionnelle. Il s'agit d'une méthode libérale dont on nous assure qu'elle n'est ni originale, ni révolutionnaire et qu'on la pratique depuis plus de 20 ans en Europe. Mais elle est anti-répressive ; elle fait appel à la collaboration de tous, soignants et soignés, personnel médical ou non. Elle refuse l'interdit à priori. Les sorties sont libres, l'alcool et l'amour n'y sont pas considérés comme des péchés-mortels-motifs-d'exclusion.

En outre, en juin, Caro s'est permis d'intervenir en tant qu'adhérent de la C.F.D.T. et en compagnie d'autres responsables syndicaux, auprès de l'administration de la Clinique pour faire rapporter un avertissement avec menace de licenciement dont était victime un employé de la cuisine. Aussitôt, le Directeur administratif lui reproche cette « immixtion inacceptable dans un domaine qui n'est pas le vôtre ».

Caro vient d'être exclu, et la décision — parisienne bien entendu — précise que la cause n'en est ni une faute professionnelle ni une faute administrative. Mais les méthodes du Docteur Caro ne seraient pas compatibles avec les règles de la Fondation.

Oui, mais voilà... la totalité du personnel et des malades de la Clinique s'est solidarisée avec Caro. Son assisant, le Docteur Bennayoun, a démissionné pour lui manifester son soutien. Des comités se sont constitués pour exiger le maintien de Caro. Et Caro a décidé de rester à son poste.

Il ressort de là :

— qu'en France et dans les territoires annexés à la France, la liberté de soigner n'existe pas et que le médecin n'a pas le libre choix de sa thérapeutique (L'Ordre des Médecins va-t-il intervenir en faveur de Caro ?).

— que l'amour et l'alcool étant déjà interdits aux déprimés, la politique à leur médecin, il est à craindre que bientôt la France-caserne, comme l'appelait Morvan Lebesque, ne devienne une vaste clinique Burloud épurée par les soins des flics de la Fondation Santé.

— que nous apportons notre appui plein et entier à notre camarade Caro dans la lutte qu'il mène pour la liberté de la Bretagne, de la France, des déprimés et des médecins.

Gwenc'hlan LE SCOUZEC.

CARNET DE NOTES

...un de ces carnets aux pages amovibles qui servent pour le téléphone.

E

ETHIQUE. — Le problème pour la Bretagne est de sauver son âme et la reconquérir en des formes nouvelles. Les traits anciens s'effacent, nous les retrouvons dans un visage nouveau comme le sourire éternel d'un dieu. Comment entrer dans le monde moderne et garder son éthique ? Cela n'est possible qu'en purifiant d'abord cette éthique, par un retour aux sources. En délimitant le domaine de l'éthique. Nous ne prolongeons pas le dix-neuvième siècle mais les temps héroïques de l'épopée celtique. A d'autres, le dix-neuvième siècle ! Je dirai plus tard à qui. Il s'agit de construire des usines et des âmes.

ETRE. — L'être est dans cet instant immense qui sépare la question de la réponse.

H

HOUX (le). — Frère septentrional de l'olivier, toujours paré pour quelque fête précise mais réversible comme une noce qui s'achève dans le sang, y trouve son accomplissement naturel, ou pour quelque vendetta de la réconciliation, le houx resplendit ainsi qu'un jeune prince du sang toujours écarté de son trône, au milieu des ronces et des broussailles, ses serviteurs. On sent qu'il doit se battre contre eux qui demeurent prêts à l'étouffer de leurs rameaux sans vigueur mais innombrables, il écarte la sécheresse des viornes, l'exubérance vulgaire des mûriers. Il ne cesse pas de combattre, sans allié et même sans témoin, pour lui seul. Par ses racines verticales et blanches, il s'accroche profondément à ce qui l'élève, haie ou tertre. Il est, depuis des temps antiques et moyenâgeux, oublié. Il attend son heure. Solitaire sans être jamais seul, cet archange aux yeux rouges paraît inutile au passant et à la fillette qui ne peut tresser de couronne. D'ailleurs y a-t-il encore des passants, qui aient besoin d'un bâton ? Il lui faut des temps et des hommes plus rudes qui reviendront. Alors ils auront

besoin d'épieux, de tabatières, de pipeaux. Il possède la ductilité d'un minéral, la vigueur souple de l'animal, mais de l'homme à peu près rien. Il est. Il se contente d'être, ce qui ne veut jamais dire qu'on est satisfait pour si peu de chose. D'où vient qu'à ses piquants le langage s'accroche et se rompt? Son nom est un cri un peu sot, en français, et en breton un appel : Kelenn, une exigence de l'esprit. Il tourne et retourne ses pointes. Nous y voyons parfois suspendues des toiles fragiles qu'on nomme dans un patois français érantelles et qu'il m'arrive d'appeler trelles pour réunir ensemble la truelle et la toile des araignées.

M

MINORITES. — Je m'insurge lorsque j'entends parler de minorités nationales. Ces deux termes sont contradictoires. Une nation ne peut être chez elle minoritaire. Une minorité cesse d'être nation ou devient une nation aliénée qui ne trouve de raison d'être que dans sa lutte pour sa liberté. En soi, elle ne peut être minorité. J'entends bien de quelles nations vous voulez parler, mais ce compromis dans les termes demeure équivoque. Il reflète mal un compromis entre les choses qui feraient mieux d'être séparées. Vous ne pouvez revendiquer les prérogatives d'une nation pour un peuple qui reste minoritaire tant qu'il demeure entre des frontières qui ne sont pas les siennes. Une nation ne peut être que libre, et le mot majoritaire devient vide de sens et doit disparaître.

P

POLITIQUE-FICTION. — Nul pays ne me paraît plus propre que Breizh à la politique fiction, nulle situation qui ne convienne mieux que celle de la France dans quelques années au plus tard, et qui suivra la mort du vieux Roi. Il est facile de prévoir ce qui va suivre entre des courtisans qui se haïssent, dévorés d'ambitions et de comptes à régler, quand viendront presque toutes ensemble les échéances que le Monarque reculait sans cesse. Les Français ne s'aiment pas et ne peuvent s'aimer. Ils ont des intérêts trop divers et qui s'opposent souvent sans parvenir à se détruire, entre la ville et la campagne, entre les régions et les classes, entre les générations. Tout équilibre est ici fragile et ne maintient qu'à coup d'impostures où le Roi était passé

maître, d'intrigues, de compromis, de compromissions. Il faut reconnaître que c'était le cas avant l'arrivée du monarque comme le fait d'une vieille nation où les forces depuis longtemps s'équilibrent. Le ciment était moins la confiance et le vouloir vivre en commun par lequel on définit souvent la nation que la veulerie, la lâcheté, la peur dont le Maître savait jouer. De tels sentiments amènent de perpétuels griefs et les prémices des révolutions en même temps qu'ils rendent impossibles les révolutions. On l'a vu au printemps de 1968. Seules les grandes secousses venues de l'extérieur sont capables d'amener en France des changements, de Gaulle le remarquait lui-même. Serons-nous cet élément intérieur mais étranger qui amène l'amibe à se rétracter ou même changer de structure. Nous pouvons tout supposer. Nous devons tout espérer.

Il est vrai que notre but ou notre programme paraissait plutôt du domaine de la politique-fiction. Il n'est besoin de rien changer pour être déjà dans le roman. Aujourd'hui, j'imagine... Après la succession des diadoques, l'effacement du marais même quand il parvient au pouvoir, l'impuissance de la gauche à s'unir. Le Parti Communiste, à la fois trop fort et trop faible. Trop faible, pour prendre à lui seul le pouvoir, trop fort pour ne pas effrayer. Ses alliés demeurent ses rivaux. La même incapacité d'en sortir. Les réactions provinciales. Les Girondins. Et les groupes armés de la droite classique, jacobine, — héritiers des vieux rêves gaullistes. Nous glissons dans la médiocrité. Mais très tôt les forces nationalistes de Bretagne ont engagé le combat. Contre elles, un instant, l'union des Français a pu s'établir. Mais il leur manque l'élan, la justification, la confiance. Les réactions en chaîne se produisent, voici que les vieux peuples s'insurgent, que l'I.R.A. fait alliance avec l'A.R.B. Des bouleversements simultanés en Europe occidentale, où la faiblesse de la France amène des crises économiques et politiques. La petite Europe commence à se disloquer. L'impérialisme soviétique veut en profiter. Il trouve de violentes oppositions en Europe centrale et balkanique. Bref, confusion, crises et guerres, dont le monde entier n'est pas épargné et qui noient dans la décadence générale celle de l'Europe. Au-delà, ce n'est plus ce nouveau genre qu'est la politique-fiction mais la fiction et l'utopie.

Et aussitôt, je sens bien que tout cela peut être différent, qu'il peut ne rien se passer, que l'Europe glisse dans le conformisme, des crises toujours larvées, dans le conservatisme morose, sous le pouvoir des technocrates, ah ! je sais bien quels rêves je préfère.

POLITIQUE-FICTION (suite). — Dans ce médiocre journal qu'est Breiz commence un roman de politique-fiction qui paraît devoir être réussi : La Nuit sera rouge à l'aube, et dont je devine, avec tout le monde, l'auteur.

S

SIGNE. — Sortant du métro La Motte-Picquet Grenelle, parvenu en haut de l'escalier mécanique, mon regard est attiré par ces mots écrits au crayon bleu sur une affiche : « Libérez la Bretagne ».

Un instant, je me demande si je ne suis pas dupe. Provocation ? Pour rappeler à certains qu'ils risquent, après l'Algérie, de perdre aussi la Bretagne ? A ceux-là nous abandonnons leur fausse croix celtique.

N'empêche, mon vieux cœur a bondi de joie. Il a dansé sur le pavé de Paris. Je te remercie, inconnu qui écrivit ces mots, mon jeune frère, — jeune, pourquoi jeune ?

SIGNE. — L'Arabe rejette l'objet au profit du signe. Le Coran fait dire à Dieu : « Nous leur ferons voir notre signe sur l'horizon ». Signe est donné par le vocable **aya** répété sans cesse par le Prophète.

Il est le souffle du Verbe qui ne se dégrade pas dans l'objet. L'écriture aussi, loin de la chose figurée.

« Allah efface et confirme ce qu'il veut et, auprès de Lui, est l'Archétype de l'écriture ». Dans la même sourate, la treizième : « A chaque terme, une écriture. »

Civilisation du verbe. Le mot **ramz** possède une signification presque exempte de base matérielle : chuchotement, allusion, symbole. Similitudes celtiques. Allons plus loin : l'école coranique ressemble à la chénaie où les druides réunissaient leurs élèves. La mémoire était une prière. La connaissance, une incantation.

L'Awen. An Avel. La Voix qui souffle dans le désert répond au bruissement sacré des feuillages, comme l'arabesque arabe au **Livre de Kells**.

Pour un essai sur les Sept Dormants d'Ephèse. Louis Massignon.

SIGNES, par Merleau-Ponty (Editions Gallimard).

SORCIER. — Il est le magicien du pauvre. Il va plus loin et plus près, parce qu'il n'a rien à perdre, que l'astrologue de la cour, plus hardi et plein de courage. Il ne possède pas de cheval, une badine de coudrier pour monture. Echange ses haillons pour une peau de loup. Cette humaine détresse ne meurt pas. L'homme parvenu à toute extrémité trouve mille façons de vendre son âme dont la moindre n'est pas d'accepter le monde.

Noir scolopendre, sorcier
sorcier noir et blanc qui m'appelle
aux deux extrêmes de moi-même.
la source était le danger.

SQUELETTE. — J'apprends que des radiologues ont élu une jeune fille de dix-huit ans, Lois Conway, **Miss Squelette**, pour avoir révélé aux rayons X la plus jolie charpente osseuse.

V

VICES. — D'où vient cette misère de l'homme que nous fuyons dans le vice ? Je vois bien que l'homme, s'il possède une conscience, n'est pas armé pour cette vie. Et plus sa conscience est grande, plus ses scrupules nombreux, plus sans doute il court à l'échec, selon la commune opinion. C'est ce qu'il y a en nous de meilleur qui nous conduit à la déchéance.

Alain GUEL.

UNE PRESSE A ECHO

A la mi-juin nous recevions une magnifique lettre sur papier à en-tête bicolore, dactylographiée sur IBM 2000, le nec plus ultra de la machine à écrire de luxe. Cette lettre émanait de la direction d'une publication intitulée « Bzh Magazine » et sous-titrée « Revue du Combat Breton — L'Europe aux Cent Drapeaux ». Après nous être quelque peu frotté les yeux et avoir constaté que la lettre n'était signée ni Vallerie (Cahiers du Combat Breton), ni Fouéré (L'Europe aux Cent Drapeaux), nous en conclûmes qu'il devait s'agir d'une coïncidence fortuite.

La lettre nous demandait d'inviter nos « jeunes collaborateurs » à répondre à un questionnaire du style : « Tous les moyens vous semblent-ils bons pour obtenir l'indépendance de la Bretagne ? » Les réponses devaient parvenir sous trois jours avec nom, prénom, âge, profession et photo d'identité. Les empreintes digitales n'étaient pas explicitement réclamées, mais comme il est bien connu qu'à « Sav Breizh » on n'a pas l'habitude d'écrire avec des gants...

Trois semaines plus tard, la Bretagne et Paris étaient inondés du N° 1 de ladite revue « mensuelle », daté juillet-août-septembre. Sous la rutilante couverture polychrome empruntée à « Lui » et ornée d'un Gwenn-ha-Du à dix bandes, nous trouvions notamment, outre quelques passionnantes rubriques du type « La Bretagne Gastronomique » (huit pages d'adresse de troquets), « Les Antiquaires Bretons » (deux pages), « La Bretagne Immobilière » (deux pages), ou « La Bretagne Culturelle : sachez reconnaître coiffes et chapeaux du pays breton », un « Manifeste Bzh » assez bouffon au bas duquel la signature de Michel Phlipponneau nous parût singulièrement apocryphe. Si réellement c'est un Michel Phlipponneau qui a signé ça, ce ne doit pas être le même.

Deux articles, cependant, nous parurent plus dignes d'intérêt. Nous n'allions pas tarder à comprendre pourquoi. Le premier, qui portait le titre « La Bretagne Insolite » aurait pu tout aussi bien s'intituler « La Bretagne Mystérieuse ». Il ne s'agissait en effet que de la simple reproduction des pages 124, 125, 128, 129, 449, 451 et 452 du Guide de notre ami Le Scouézec. Par une curieuse inadvertance toutefois on avait oublié de faire figurer la signature de ce dernier au bas de « l'article » ; on avait omis aussi de l'avertir de la chose.

Le second texte, intitulé : « Glenmor, chante-nous ta rage et ton espoir », n'était autre que le premier article, pondu il y a déjà beau temps de cela, de Xavier Grall sur Glenmor. Mais là aussi, même inadvertance, même absence de signature, mêmes oublis.

Ce premier numéro s'est, paraît-il, fort bien vendu. A un premier tirage de 35 000 en aurait succédé un second de 15 000. Cela représente un nombre confortable de millions. Il est vrai qu'il en fallait déjà pas mal pour faire imprimer la marchandise, même en piquant des photos à droite et à gauche.

A l'heure où nous mettons sous presse, le n° 2 n'est pas paru. Y aura-t-il d'ailleurs un n° 2 ou s'agissait-il seulement d'une opération commerciale destinée à faire du fric pendant les vacances ? Gardons-nous des procès d'intention, mais souhaitons aux responsables de « Bzh Magazine », s'ils entendent continuer, un peu plus de tact, un peu plus de discrétion et un soupçon, un zeste, un rien, mais enfin un petit quelque chose de sens breton.

Puisque nous en sommes à ce chapitre des « phénomènes d'écho » dans la presse bretonne, signalons que « L'Avenir » n° 187 a emprunté à « Sav Breizh » le titre qui avait fait la première page de notre n° 10 d'août 1970 : « Les Papiers Gras pour les Bretons ». Au mois de novembre déjà, « L'Avenir » n° 179 avait repris un titre du même « Sav Breizh » n° 10 : « Laissons-nous étrangler la FALSAB ? » Cela ne prête pas à conséquence et n'est en somme qu'une preuve de l'impact de « Sav Breizh ». Pour la bonne forme, nous avions, la première fois, demandé à la rédaction de « L'Avenir » de publier une petite rectification, ce qui fut fait. Mais comme ladite rectification faisait mention du « journal récemment disparu « Sav Breizh », nous préférons cette fois faire la mise au point nous-mêmes, tout en assurant nos amis que nous sommes bien vivants et que nous avons même pris des forces et du poids.

Profitions de l'occasion pour préciser que, mis à part les textes originaux qui ne sauraient être reproduits sans l'autorisation de leur auteur, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que tout ou partie des articles parus dans « Sav Breizh » soient repris dans une autre publication. La simple honnêteté intellectuelle demande toutefois que mention soit faite de l'origine de la citation.

Gildas KERGROAZ.

LEURS COMBATS

DAREV AN ED EN IWERHON

A-berzh Skourr Iwerzhon ar C'hevre Keltiek ez eo bet goulennet ouzh ar skourrou all harpan stourm Iwerzhoniz er 6 kontelezh. Erbedet eo bet dezho :

1) goulenn a-geret gant Republikaned Iwerzhon e ve imbourc'het gant ur strollad-enklask diuntuek an tamalloù a loenegezh savet a-enep an arme saoz da heul bac'hidigezh 300 pe 400 enep-unanour e miz Eost ;

2) goulenn e ve laosket an holl re zo bet bac'het hep prosez da vont er-maez diouzhtu, hag e ve kroazet war ar bac'han-hep-prosez evel un arm da virout ar 6 kontelezh dindan veli Stormont ;

3) goulenn e ve enebet ouzh implij soudarded a orin skosat, kembreat, kerneveurat ha manavat en Iwerzhon ;

4) goulenn e ve tennet kuit an arme saoz eus ar 6 kontelezh ha lakaet en e lec'h, mar deo ret, un nerzh-peoc'h dindan veli ar Broadoù Unanet da c'hortoz ma vo kavet un diskoulm politikel d'ar rouestl a ren eno ;

5) diskouez kengred gant ar stourmad disentidigezh keodedel norzhiwerzhonat.

Graet eo bet an trede goulenn gand Plaid Cymru endeo. Gwynfor Evans en deus diskleriet e oa a-du gant an holl c'houlennoù-se. N'eus ket da gredin ec'h asantfe ar gouarnamant saoz ouzh an eil nag ar pevare. Kement a drouz a zo bet graet avat m'o deus ranket ar Saozon asantin da imbourc'han an tamalloù. Met er strollad-enklask o deus savet, n'eus nemet Breizhveuriz ; nac'het o deus ar brizonidi a zo dalc'het e-toull-bac'h Crumlin Road e Beal Feirste dougen o c'hlemmoù dirazan, peogwir ne vo ket roet tu dezho da c'hervel testoù ha da gaout harp breutaerien. Ur strollad-enklask diuntuek a dlefe bezan ennan gwiraourien eus broioù all.

Ar gelaouenn iwerzhonek POBAL (Nn. 12) a laka he lennerien war evezh rak laouenaat peogwir n'o deus ket gallet ar Saozon pakan

renerien ARI. Gouez da bennskriver Pobal n'eo ket hennezh an hini a oa o fal. Graet o defe hervez ar gelennadurezh displeget el levr « Defeating Community Insurgency » gant Sir Robert Thompson (London 1966) : P'he devez un arme reoliek da dalan ouzh un dispac'h, e tle tizhout da gentan ar renerien bolitikel lec'hel, ar brederourien, ar re a ren an displegadegoù-straedoù. Setu a zisklerfe perak ez eo bet bac'het Seamus O Tuathail (pennskriver ar gelaouenn United Irishman betek deroù ar bloaz-man) ha Michael Farrell (rener kleizelourien ar People's Democracy) ; hag ivez perak ez eus bet paket muioc'h eus an « Officials » (Straed Gardner) eget eus ar « Provisionals » (Straed Kevin) : eus ar re a roas muioc'h a breder d'ar gelennadurezh eget d'an abegoù hengounel enep-Saoz. Evelse e vefe troc'het ar bobl diouzh renerezh ar stourm, hag aesaet an trec'h war an arme-dispac'h.

Ar soudarded karget da zastum ar stourmerien a reas garv-meurbet outo, hervez danevelloù niverus. Se a rejont hep mar ebet dre urzh renerezh an arme, e-sell da vrevin ar stourmerien-se korf ha spered. Ar re a voe laosket da vont goude dek pe bemzektez, o deus komzet eus an doare ma voent gwallgaset, heskinet, boureviet. Gweladennoù graet d'ar vac'hidi, koulz ha skridoù degaset er-maez dre guzh a gadarna an diskleriadurioù-se. Rein a ran da heul darn eus danevell Seamus O Tuathail.

Anzavet e voe un nebeut bloavezhioù zo e roe ar gouarnamant saoz kant milion lur sterling bep bloaz a skoazelloù-arc'hant d'ar 6 kontelezh evit mirout o « lealder ». Abaoe 1969 ez eus dispignoù kalz brasoc'h, rak n'eo ket poblans ar rannvro hag a ve prest da baeen evit an drasterezh. An argadoù-bombez paotoc'h-paotan abaoe meur a sizhun zo krog da ziempran armerzh ar stadig norzhiwerzhonat.

Gwall-hejet eo breman fizians an armerzhourien hag ar genwerzhourien er 6 kontelezh. Hep mar ebet e klask an dispac'herien diskar an armerzh, o c'houzout ez eo evelse hepken e vo tizhet ar renkad-ren, ar renkad en deus ar muian da c'honit en ur virout ar statu quo.

Unan eus pennabegoù ar vac'hadeg oa eta diwall ar c'henwerzh. Gwarded a zo breman e-tal dorioù ar burevioù, dirak ar savadurioù foran. Evezhiet e vez ar re a zeu tre, ret d'ar gargidi kaout kartennoù-anv. Gant niver an dud c'hloazet en tarzhadennoù o kreskin, e chom ar vicherourien hep dont d'o labour hag ar brenerien ne zeuont ket paot mui d'ar stalioù kreiz-kêr. Meur a stal he deus enkefiet 50 % a arc'hant nebeutoc'h abaoe an 9 a viz Eost. Ar genwerzhourien, an

davarnourien, ar renerien-sinemaoù ar re o deus gouzanvet ar muian. Abaoe teir sizhun ez eus bet skrapet pevar c'harr-boutin ha nav all ha daou-ugent zo bet mekaet e doare pe zoare. Ne vez ket a girri-boutin goude 6 eur 30 en noz er straedoù : serret e vezont dindan evezh ar soudarded en un aerbordh. Kollet he deus ar gompagnunezh kehenterezh daou c'hant mil lur hevlene.

N'eman ket armerzh ar vro o kouezhan en e boull c'hoazh. Ret e vefe lakaat ar velestradurezh da zisac'han, lakaat micherourien a-vil-vern da ober harz-labour. Se a zouge da zisrannan ar vicheurien gatolik diouzh ar re brotestant. Evit ar mare e teu ar sindikadoù a-benn da virout un emglev diaes etre o izili katolik ha protestant hag al labour a ya en-dro evel boas er greantioù bras (Harland and Wolf, Du Pont, h.a.).

Den ne oar resis pegement eus an danvez zo bet distrujet gant an tarzhadennoù hag an tangwalloù. Evit ar c'hwec'h mil goulenn digoll graet ouzh Kuzul-Kêr Beal Feirste ez eus bet paet daou vilion hanter a lur sterling abaoe 1969. Abaoe ar miz tremenet en deus resevet ar C'huzul tost da vil goulenn nevez hag etre daouzek kant ha pemzek kant ti zo bet distrujet. Hini ebet anezho, koulz lavaret, ne oa asuret a-enep ar seurt distruj. Abaoe daou vloaz ne fell ket d'ar c'hompagnunezhioù-asurans emellout eus feurioù ken risklus. Ar gouarnamant a laka divizoù start d'an digoll, met asantin a ra koulskoude e pep degouezh. Ne ra diaester ebet evit goulennnoù-digoll ar stalioukenwerzh hag ar c'hompagnunezhioù. Abeg zo da c'houlenn avat hag en ne lakaer ket an tan a-ratozh-kaer e savadurioù'zo e sell da gaout muioc'h a zigoll eget na dalvezont.

Da heul gourdrouzoù ha spontadennoù prim, o deus dilezet kalz tud a ziez. Tud eus ar gredenn all zo deut en o lec'h gant o stalabard. Ne baeont feurm ebet. Ar C'huzul-Kêr en deus kollet tri c'hant mil lur evelse diwar dailhoù ha feurmoù ha na vezont ket paet. Ma 'n em led an disentidigezh keodedel e vo kalz gwashoc'h c'hoazh rak divizet eo bet nac'h paeen ar fakturennoù evit ar servijoù foran (tredan, gaz) koulz ha feurmoù ha tailhoù. Ar pal eo skoilhan ha rouestlan ar velestradurezh. Eveljust e vo pouezet start war an dud evit o lakaat da blegan : lamet e vo ar servijoù, roet telloù-kastiz, hag all. Evit doare e kemer 95 % eus ar boblans perzh el luskad disentidigezh en lur Cinn Tra (Newry) ha Straith Bhan (Strabane). Ha krenv a-walc'h e vo ar c'hengred etre an enep-unanourien evit kenderc'hel gant an doare stourm-se? Renet eo gant kannaded evel John Hume hag a lavar ez eo diaesoc'h, kalonekoc'h ober gant doareoù

gouzanvus eget lakaat bombez. Anzav a reer e c'hello ar strourmerien ober kalz muioc'h a zroug da Genreizhad an Unanourien o paouez krenn a gaout afer outan, o nac'h servij en e guzulioù, o sevel ur genreizhad « kenroud ». Ar pezh a ranker goulenn evelato eo hag en e vije bet startaet ar youl-herzel-se, anez an tennderioù hag an trivliadoù hag a zo diwanet diwar obererezh-brezel ARI.

E seurt plegennoù eta ez eo aet gwall-izel fizians ar genwerzhourien e Norzhiwerzhon. Unan eus founderioù pouezusan an armerzh eo an droiadouriezh. En darn vrasan eus ar rannvro ez eo bet ar vuhez ken peoc'hus hag er peurrest eus Iwerzhon abaoe daou vloaz, met an estrenien o dije karet mont di da dremen o ehan-labour zo bet nec'het gant brud an dispac'h. Etre 1968 ha 1970 e oa kouezhet ar gounid diwar an droiadouriezh a 28 million lur da 23 million. Falloc'h eo bet an enkefiadurioù er bloaz-man c'hoazh hep mar ebet. Hag abaoe deroù ar bloaz tremenet n'eus deut estren ebet da engouestlan kevala e Norzhiwerzhon. Kroget e oa an dilabour da zigreskin pa'z eo c'hoarvezet ar reuz e miz Eost.

Ar « Provisionals » o deus kavet kevredidi e-touez mignoned da vBlaney ha Boland, daou benn bras eus ar strollad Fianna Fail a-raok ar prosez a-enep enporzhiadur armoù eus Kreiz-Europa warlene. Savet o deus Parlamant Olad (Dail Ulaidh), ur vodadeg hag a garfent gwelout enni dileuridi eus an nav c'hontelezh a zo en « Ulster », o kenlabourat dreist d'an diforc'hoù kredenn. An hini kentan eus ar parlamantou rannvroel e vefe; anaout a reer aze ez eo diazas rannadur Iwerzhon e kontelezhioù (un herezh saoz) hag en deus Dulenn re a bouez e buhez ar vro. N'eo ket fall ar menoz, met ne weler ket e ve prest Protestantet pe Unanourien ar 6 kontelezh da gas dileuridi da vMuineachan.

Tra ma tiorro e stourm dre wallnerzh, broudet dreist-holl gant ar gostezenn « provisional » eus an emsav republikan, ez eo bihanaet roll al luskad evit gonit Gwirioù Keodedel. Koulskoude ez eus bet harzet un darn vat eus e stourmerien e miz Eost. An enep-unanourien gerreizh, renet gant o holl gannaded war-bouez unan, a glask harp digant gouarnamant Dulenn. Kuzuliadur zo bet div wech breman etre ar gannaded-se (Hume, Cooper, Fitt h. a.) ha J. Lynch. Heman en deus gouestlet, un tammig prim, harpan o stourm Disentidigezh Keodedel. Lavarout a reont holl e rank Stormont bout diskaret, met ne c'houlennont ket c'hoazh e ve adunanet Iwerzhon. O fal eo gounit da boblans katolik ar 6 kontelezh an hevelep gwirioù hag o deus

keodedourien Breizh-Veur. Da lavarout eo e pledont da ezhommoù ar Gatoliged. Moarvat e lavarfe darn anezho e teuy ar youl da adunanin Iwerzhon diwezhatoc'h, pe ne vo harz ebet ken d'an adunanidigezh, pa vo bet diskaret an ensavadur oranjat. Ha gwir eo? Diskuilhan a reont « an droug bras » a vez graet gant ARI, estlammin a reont gant heug hag euzh pa vez gloazet ha lazhet tud dinoaz. Prest e vefe gouarnamant Dulenn da zastum Republikaned ar 26 kontelezh ha sur a-walc'h e vo pouezet war Lynch gant Heath evit ma harzfe ouzh ARI da oberian a-hed an harzoù. Arvarus-tre e vefe avat evit stabiled gouarnamant ar Republik klask bac'han ar Republikaned. Anzav a reer eman ar bobl en daou du d'an harzoù a-du gant ARI.

Republikaned Sinn Fein Straed Gardner (Officials) a lenn en darempredoù etre Dulenn ha London kalz muioc'h eget na wel an Iwerzhonad krenn. Gouez dezho, ar pezh a chal Heath ar muian, n'eq ket kudenn Norzhiwerzhon, met hini an emezelidigezh er C'henvarc'had Youl ar Saizon e vefe degas Iwerzhon d'eo heul e-barzh, rak Iwerzhon a zeu da drede e-touez enporzhierien marc'hadourezh eus Breizh-Veur. Gant an emezeladur e vefe lamet an digarez da virout an harzoù etre Norzh ha Su-Iwerzhon, ha peogwir ez eo aet ar vro a-bezh gant ar saozneg, e vefe aes he degas en-dro er Rouantelezh Unanet : ur c'hevread a vefe savet ennan Iwerzhon ha Bro-Saoz, ha marteze e vefe roet anaoudegezh ivez da Skos ha Kembre. Evelse e vefe diskoulmet kudenn Iwerzhon hag e c'hellfe ar Saizon trein o evezh da vat gant aferioù spletusoc'h ar Gumuniezh Europat. An diskoulm kesvredadel-se a vefe deut mat gant Tory-ed c'hlas Fianna Fail ha n'int chalet tamm ebet gant broadelezh ha yezh Iwerzhon met a wel o chans da ober o fortun dre ar C'henvarc'had ivez. Ar pellizher daeüs kaset gant Lynch da Heath d'an 20 a viz Eost hag e ziskleriadur brogar goude un emgann war an harzoù ma voe lazhet daou soudard saoz o dije talvezet da vravaat e skeudenn ha da adc'honit evitan beli ur rener broadel. Harzidigezh John Hume a vije bet dezhi an hevelep amboaz : goude nac'h kemer perzh mui e Parlamant Stormont e oa pignet war ur vardell-straed. Gant harp ar gannaded enep-unanourien all e kinnig sevel ur Parlamant katolik (e Derry). Da ziskoulman kudenn ar 6 kontelezh e lavar **envel** (neket dilenn) ur Gomision hag a ve enni kement-ha-kement a Gatoliged hag a Brotestanded.

O tegemer ar c'hinnigoù-se, eme Sinn Fein Straed Gardner, ec'h asantfed d'an disrannoù relijiel hag e tougfe d'eo donaat. Arabat eo divodan Stormont ; ret eo e drein d'ur parlamant demokratel, anvet dre zileuriadur kenfeur, hag atebus da youl an tolpadoù katolik ha

protestant. Ar renerien saoz ne blegont nemet d'an nerzh. Ret eo lakaat bec'h politikel warno ; ma kilstourmont dre heg, e vo ret ober gant nerzh-difenn ARI. Ar bec'h politikel a dle dont diouzh Luskad ar Gwirioù Keodedel. Galloud an dle dont d'ar bobl dre boellgorioù-straed ha kenurzhriadur an disentidigezh. Evelse e tiorreo an demokrategezh poblek hag e vior gouest da herzel ouzh kilstourm an impalaerourien hag o harperien er vro-man. Ret e vo haout un diazez poblek krenv evit mirout ouzh ar marc'had a vez prientet gant Lynch ha Heath da gevreañ Iwerzhon ha Breizh-Veur.

« Darev an ed, piv a vedo? Ar Roue a gav gantan 'rayo. » Eme werz an Alarc'h. Darev an ed en Iwerzhon !

Gwillhou GLOAVERZEC
Gwengolo 1971

Ar penne barzh ar sac'h pe doareoù an arme saoz

An danevell-mañ zo unan eus an tri a voe kaset er-maez eus an toull-bac'h Straed Crumlin, Beal Feirste gant Seamus O Tuathail (bet pennskriver ar gelaouenn republikan THE UNITED IRISHMAN) Diskleriañ a ra Patrick Shivers, ur plastrer eus Toomebridge penaos e voe boureviet e-pad devezhioù.

« Da c'houlou-deiz, d'an 10 a viz Eost e klevis ur vouezh skosat : « War evezh, besterd ! Me zo savet. Er-maez 'ho loch ! » An holl a wiskas o dilhad. Digoret an nor, kaset d'an dinell. Fav-munut, silzig ha bara. En-dro d'al loch. Un dibrader-nij (bins-askell) klevet o touaran en ur park e-kichen.

Staget an eil re ouzh ar re all gant kefiou-daouarn, kaset d'ur burev. An dibrader ha pemp pe c'hwec'h polis gwisket-boutin a welomp un tammig pelloc'h. Un den all gwisket-boutin en hor c'hichen. Pevar sac'h glas diskoachet ha lakaet war hor pennoù. Damvougan a reomp. Lamet eo ar chadennoù hor stage an eil re ouzh ar re all, met pep hini a chom kefdornet. Lakaet da redek a-dreuz ar park, da bignat en dibrader-nij ; staget gant lernoù ouzh ar sez. Dibradet. Un eurvezh bennak en aer. Douaret, n'ouzomp dare pelec'h.

Tu a-drenv ur c'harr-samm degaset stok ouzh an dibrader, c'hwezh ar c'haoc'h-saout o sevel diouzh e leurenn. Taolet omp e-barzh evel sac'hadoù avaloù-douar. Kaset kant metrad pelloc'h. Tennet er-maez. Hor pennoù atav e-barzh ar seier. E-barzh ur savadur bennak. Graet din diwiskan ma dilhad, noazh-pilh, lakaet da c'hourvez war ur gwele, ma fenn er sac'h. Mezeg ouzh ma imbours'han. Dilhad soudard gwisket din (evel ma tizolois diwezhatoc'h). Kaset d'ur sal all. Trouz eno evel hini ur c'heflusker aer kenwasket. Krenv-tre, bouzarus.

Lakaet da sevel ma divrec'h d'an nec'h, daouarn ouzh ar voger. Divesker skaret. Penn sachet a-drenv diwar-bouez kordenn ouzh ar sac'h, penn-adrenv bountet war-raok, reut. Chomet on aze war-dro peder eurvezh. Ne oan ket mui evit derc'hel ma divrec'h savet. Kouezhet flaket. Graet din sevel ma divrec'h adarre. Taolioù roet din war va daouarn evit degas red ar gwad enno en-dro. Evelse hep distag e-pad daouzek pe bevarzek eurvezh. Ken on semplet.

Kredin a raen e oa Paisley a paouez kemer ar galloud en un doare bennak hag e vefen fuzuilhet, krouget pe voureviet d'ar marv. Kroget on da bedin a-zevri-bev.

Desec'het ma genoù. Ne oan ket evit kaout halo d'e c'hlebian. Kollet pep roud eus an amzer. Tamm kousk ebet, tamm boued da zebrin. Gouzout a raen e oan vaganet meur a wech, met pegeit ne ouien ket. Ur mech e sonjis e oan marv. Ne oan ket evit gwelout dremm yaouank (e vab? N.A.T.) met asantin a raen d'am marv. Eürus e oan.

Ger ebet ne voe distaget e-pad an holl amzer-se. Ger ebet abaoe ma oamp loc'het diouzh Magilligan. Sac'h dalc'hat war ma fenn. Ne lavaren tra met pedin a vouezh uhel. An trouz-keflusker o terc'hel diastal.

Goude disemplan ar wech diwezhan, e santis unan bennak o tastornat ma c'horf traon ha krec'h evit e vevaat ha lakaat ar gwad da redek en-dro. Hanval eo emaan o sevel en-dro, o vont ouzh ar voger hag o sevel ma divrec'h d'an nec'h en-dro. Damstlejet on e-barzh ur sal, ma fenn er sac'h. Ur vouezh e pleg ma skouarn o c'houlenn hag un dra bennak am eus da lavarout. Ar c'hentan ger abaoe daou pe dri devezh.

Goulenn a ris gwelout va gwreg hag ur beleg. Ouzh-se e voen s stlejet en-dro d'ar sal drouzus. Daouarn d'an nec'h ouzh ar voger, ken a gouezhis adarre. Kouezhan gant ma dremm a-stok ouzh ar voger, war un duellen a-rez gant al leur. Sachet d'an nec'h en-dro, dremm darc'havet ouzh ar voger, ken am boa poan em c'horf a-bezh. Daouarn

d'an nec'h, penn sachet a-drenv, tenn, hag un dra bennak evel kaoutchoug sanket em divgroazell evit sonnaat ma c'hein.

Botoù gwisket din neuze; kaset er-maez ha taolet en adrenv ur c'harr-samm. Damzouget ha damstlejet (war-bouez ar sac'h) er-maez. Trouz an dibrader. Pignet ennan. N'ouzon ket pegeit e voe en aer. Unan bennak a glevan o keinal em c'hichen. Tennet er-maez eus an dibrader, bountet en adrenv ur c'harr-samm. Gwallgaset garv-meurbet.

Tennet er-maez eus ar c'harr-samm gant daou pe dri den. Dornatet ha lakaet da redek war un dra bennak evel tol. Penn darc'havet ouzh ur voger. Degaset en ur savadur, azezet war ur gador. Sac'h lamet a-ziwar ma fenn. Kentan 'welis oa un ofisour R.U.C., pennsarjant hervez div steredenn war e skoazigennoù. A c'hellfen e anaout c'hoaz Sekretour e zilhad boutin en e gichen. An euzh en oa daoulagad ouzh ma gwelout. Eon war va diweuz diwar ziouer a zour. Spontus e tle bezan an neuz ac'hanon.

En a lenn ur baperenn. Diwezhatoc'h e ouezis e oa diwar-benn ma bac'hidigezh. Klask a ris komz, ne raen nemet briboudin. « Perak hoc'h eus ma gwanet evelse? » An den a-drenv din a sachas war ar sac'h. « Komzit uheloc'h. N'ho klevan ket ». Astenn a ris ma dorn davit ar baperenn. Morennet ma daoulagad, n'on ket evit he lenn ervat. Lamet eo a-dre ma daouarn gant an den a-drenv ha bouskognet em godell-vruched. Ur sachadenn war ar sac'h, hag er-maez d'ar red, un tennad hanter-kant metr bennak, ha taolet en adrenv ar c'harr-samm adarre, e-kreiz ur vandennad archerien pe soudarded moarvat. Dornatet ganto holl. Gant ma daouarn e teuan a-benn da verzout o deus boteier henvel ouzh re ar bolis pe an arme, diouzh ar begoù anezho. Paket ur gwall flac'had. Semplet.

O tiseplan, emaan adarre en dibrader, o vont n'ouzon dare da belec'h. Karr-samm o kilan, a-stok outan. Degaset adarre d'ar sal drouzus. An hevelep hini. An hevelep gwanerezh adarre. Daouarn d'al laez, divhar skaret. O vont gwanoc'h-gwan. N'em eus ket naon breman, daoust n'em eus debret begad abaoe meur a zevezh. Kollet em eus kont eus an amzer. Morzholian a reer ma daouarn evit lakaat ar gwad da redek enno. Adarre e kouezhan, flaket. Ha me astennet war al leur, e krog unan bennak em daouarn, ouzh o gorren laosk evit gwelout hag ez on Vaganet.

Mont a ran sonn em c'hoazez, un duellen war valir a-rez al leur o troc'han penn-traon va livenn-gein. Divrec'h, divhar, daoulin mors ha reut.

Degaset en ur sal. Sac'h lamet diwar ma fenn evit an eil gwech. Dirouder eur ar Special Branch dirazon, gant un tasad dour war an daol en e gichen. Ar re o doa lamet kuit ar sac'h zo en em silet er-maez dre an nor a-drenv.

Sellout a ris ouzh an dirouder ha goulenn penaos e c'hellent ober ouzhin en un doare ken euzhus. Lavarout a reas din komz uheloc'h, ne c'helle ket ma c'hlevout, aet e oan hogozik divouezh. Kemer ur banne dour. Evan a ris an tasad. Ar c'hentan banne abaoe pevar pe bemp devezh.

En ha stagan d'am goulennata. Ne oan ket evit respont. Mouezh ebet ha hanter-diskiantet. Diweuz o pegan gant an eon. En o kounnarin ha gourc' hemenn din komz uheloc'h. Goulennou diwar-benn obererezh Arme Republikan Iwerzhon ha kuzhiadoù armoù en-dro da d-Toomebridge. Ne ouien ket eus petra e oa o komz. Ne ouien netra. Goude un hanter-eur e lavaras. « Me 'ya d'ho kas en-dro e-barzh aze ». Pevh a reas.

A-benn neuze edon darev-divi. Ma c'horf a-bezh, divhar, divrec'h a grogas da grenan, ne oan ket evit mirout. Vaganin a ris adarre. Gronnet e voen e pallennoù gant ar mezeg ha douget en ur salig-surjian. Eno e chomis gourvezet, o kridiennan hag o krenan.

Santout a reas al lamm-gwad. Merat a-drenv an daouufenn. Stra-fuilhan. Muzulian div wech gwask ar gwad gand ur gouriz-aer c'hwezhet en-dro d'ur vrec'h. Lakaat un dra bennak em genoù — un dramm moarvat.

Tufan a ris. D'an eil gwech e lavaras : « Mirit an dra-se en ho kenou, emañ o kemer ho kwrezverk ». Ur vouezh saoz. Ar sac'h atav war ma fenn betek livenn ma fri. Ne oan ket evit e welout. Un tasad dourenn domm a roas din, ouzh e zerc'hel ouzh ma genoù hag ouzh e ziskenn e-barzh.

Degaset d'ur sal all. Astennet war ur vatarasenn war al leur. O c'hwezhin e-leizh. Dilhad o pegan ouzh ma c'hroc'hen. Ne oan ket evit kousket. Poan em c'horf a-bezh. Sac'h atav war ma fenn.

N'ouzon ket pegeit on chomet gourvezet aze. Degaset er-maez. Lakaet da gerzhout er sal hag en trepas. Kaset dirak un ofiser goulennater, dishenvel diouzh egile. Ober a reas goulennou breman a-zivout Gwiriou Keodedel, Kef Savadur-Kounaat Roddy Mac Corley, Kevredigezh-Kretaat ha ma menozioù politikel. Evit piv em boa votet en dilennadeg diwezhan da Stormont. Derc'hel a reas da lavarout em boa darempredoù gant ur strollad ARI pe zaou.

Kaset er-maez adarre. Ma fenn er sac'h. Lakaet en ur gellig, sac'h lamet kuit en ur vont tre. Azezet war al leur. Tamm arrebeuri ebet. Pallenn ebet. Doare nevez. Morgousket a ris, ha krenan gant ar riv ur pennad, n'ouzon ket pegeit.

Dirouder distroet. Ma fenn er sac'h. Goulennataet. An hevelep goulennou. Ma relijion. Oad ma holl vugale. Anv ha chomlec'h ma gwreg. Pelec'h e oa-hi ganet, e oan-me ganet, h. a. Anviou ha chomlec'hioù holl ma mignoned. Kinniget din ur sigaretenn. A gemeris. Lakaet en-dro er gellig, gant ur vatarasenn war al leur. Ur pennad e chomis eno. Goulennatet e voen peder be bemp gwech c'hoazh. Hervez ar Special Branch, holl ma mignoned zo en ARI.

Pa voen pouezet e voen souezhet o welout e oan skanvaet a 12 livr (pouezan a raen 117 livr a-raok bezan bac'het). Diwezhatoc'h e voen luc'hskeudennet en noazh, gant un dirouder em c'hichen. Tu a-raok ha tu a-drenv.

Goude gwiskan ma dilhad, e voe lakaet ar sac'h adarre war ma fenn. Karr-samm. Dibrader. Un eurvezh en aer. Karr-polis. Degaset da sal-degemer toull-bac'h Straed Crumlin, Béal Feirste. Pouezet adarre. Imbourc'het gant ur mezeg. Peseurt deiz e oa? Ar meurzh. Abaoe eizh devezh e oan bac'het.

Notenn. Gallout a rafen anaout daou eus an dirouderien am goulennatas. Morse n'em boa o gwelet diagent ha n'ouzon ket pe anv o deus. »

Patrick SHIVERS.

Un notenn gant S.O Tuathail : « An danevellad-mañ zo heñvel-mat ouzh re 4-5 paotr all degaset amañ eus Magilligan (e-kichen Derry) ».

Meur a desteni heñvel zo bet roet gant bac'hidi all c'hoazh. Shivers koulz hag e-leizh eus e genseurted, oa oberiant el luskadoù kerreizh, n'eus abeg ebet da grediñ edont en ARI nag o harpañ ur stourm gant armoù.

(Brezhoneg gant Gw. GLOAVERZEG.)

LETTRE DE QUEBEC

Ici, c'est l'Europe. La vieille ville a quelque chose d'une cité provinciale française ou allemande, remparts, rues en pente, canons pointés vers un hypothétique vaisseau anglais. Mais nous sommes en Amérique, et il y a plus que cela dans le contraste : avec sa promenade panoramique, ses hôtels de luxe, calèches attelées, restaurants gastronomiques, et surtout ses touristes américains, Québec ressemble avant tout à ces stations balnéaires un peu passées de mode, Genève, Deauville ou San Sebastian. Rien d'étonnant si les gens de l'Ohio, du Missouri, de l'Illinois, viennent ici en masse se pâmer devant la moindre vieille pierre, et faire religieusement le tour de la rurale île d'Orléans, un peu plus bas, vers l'estuaire. C'est ici que les descendants des pionniers du Mid-West viennent se dépayser et rechercher l'exotisme.

En effet, ce n'est pas seulement l'aspect désuet de la vieille ville qui étonne les visiteurs nord-américains : le Québec, c'est le français, c'est une autre langue, un îlot au milieu d'un océan anglophone. Non pas que l'Amérique du Nord soit linguistiquement uniforme, loin de là : les minorités s'y comptent par dizaines, surtout dans les grandes villes, et forment des communautés linguistiques vivantes. Mais le français au Québec offre cette particularité d'être officiellement reconnu comme langue d'une unité territoriale précise, au nom du bilinguisme canadien. Bien sûr, il faudra nettement nuancer le tableau, sur le terrain.

Ce qui frappe avant tout dans la langue du Québec, c'est son incompréhensibilité pour le Parisien bon teint : l'accent est fortement marqué, les consonnes sont roulées ou doublées, ce qui serait jugé horriblement provincial en France bourgeoise. Pour une fois, la langue française cesse d'être classique, et elle y gagne en expressivité. Mais il y a plus encore : ce sont les expressions utilisées par les « natifs », tours autrement plus imagés que ceux trouvés en France, verbes anciens ou nouvellement formés sur des racines, démontrant une grande flexibilité, par rapport à ce qu'on appelle ici le « français de France ». Enfin, sans doute le plus important, la division entre langue écrite et langue parlée n'a pas la même intensité qu'en France, si bien que la caractéristique principale du « québécois » écrit semble être cette familiarité que l'on retrouve sur les enseignes, dans les journaux, sur les affiches, et à la radio.

L'influence anglaise est évidemment indéniable, en particulier pour tous les termes techniques qui en anglais ont une forme dérivée du

français — ou du latin — : on dit « balancement » pour « équilibrage » des roues d'une voiture, par exemple, et il y a d'autres traductions directes qui seraient considérées comme des barbarismes par la bonne Académie Française. Mais dans l'ensemble, le français du Québec a fort bien soutenu l'assaut du vocabulaire anglais, et le problème du « franglais » dénoncé par Etienne se présente différemment ici : bien souvent, le Québécois recherche l'équivalent français d'un mot anglais, quand le Français moyen utilise impunément la forme anglaise. C'est que l'anglicisme est recherché en France pour effet de style ou par snobisme, tandis qu'ici il est banni de la langue des intellectuels, et considéré comme un signe de mauvaise éducation. Ainsi, nous avons au Québec « fin de semaine » pour « week-end », « traversier » pour « ferry »... Car il faut reconnaître que la France n'est pas ici le juge suprême, celui vers lequel on se tourne dès que, dans le cas d'un problème linguistique, on se trouve à court d'un mot, d'une expression. Les Canadiens Français colportent une histoire qui exprime bien cette situation : on dit volontiers que la France a un immense prestige international... sauf au Québec ! Disons aussi en Wallonie et en Suisse française.

Le Québec est une société qui pendant trois siècles a été coupée de la « mère-patrie ». A ce niveau, c'est une société nouvelle, une Amérique qui se trouve être de langue française, sous la domination politique et culturelle d'une majorité anglophone : le Québec, libre ou aliéné, traditionnel ou tourné vers l'avenir, en tous cas pas « un morceau de France » perdu dans les neiges du Grand Nord.

Après Québec, le Saint-Laurent est plus qu'un fleuve, c'est un estuaire : la rive opposée est à peine visible, et les villes sur les deux côtés ne sont plus que de gros bourgs. Pourtant, aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'était l'avenue principale menant à la colonie, et Québec était le premier établissement d'importance, sur la route des Grands Lacs et des plaines intérieures, centre d'échanges entre les marchandises européennes et le fructueux commerce des fourrures. Mais aujourd'hui, le cœur s'est déplacé vers le sud-ouest, plus haut sur le Saint-Laurent, vers Montréal, la plus grande ville du Canada avec Toronto. Et c'est là qu'il faut chercher la clé des événements qui ont secoué le Québec ces dernières années.

Jusqu'aux années cinquante, le Québec était incontestablement un pays rural et fortement marqué par le cléricisme. L'Eglise Catholique est alors le refuge de la « nationalité » canadienne-française, mais elle tend à freiner l'industrialisation et l'urbanisation, même à Montréal, déjà grande cité. La population se concentre sur le Saint-Laurent, et un peu plus au Sud sur les plaines qui touchent à la frontière américaine. Au Nord, la nature et le climat se conjuguent pour rendre les conditions de vie trop rudes pour les Européens.

Et puis, vers le début des années soixante, se produit un changement assez brutal, suivi d'un grand développement économique, qui culmine avec l'Exposition de Montréal en 1967. Des mines sont ouvertes dans le Nord, on construit des barrages, des capitaux étrangers, essentiellement américains, sont investis en vue d'une exploitation des ressources naturelles d'une région du continent dont on réalise soudain le potentiel immense et la situation, juste au Nord de la concentration urbaine et industrielle probablement la plus importante du monde.

Ce boom économique coïncide avec l'apparition d'une véritable bourgeoisie québécoise, dont les intérêts ne sont plus exactement les mêmes que son équivalent « canadien », comme au beau temps de la période anglaise. Politiquement, ce phénomène à caractère social prend la forme de ce qu'on appelle « la révolution tranquille » ; d'un côté le parti libéral, actuellement au pouvoir à Ottawa, s'assure de la collaboration des meilleurs jeunes technocrates du Québec rénové, de l'autre on assiste à la naissance d'une série de mouvements indépendantistes, urbains, composés de sociaux-démocrates fort éloignés des positions conservatrices des « partis ruraux » d'avant la guerre. Ces mouvements se fondent pour la plupart, en 1968, dans le Parti Québécois qui depuis exerce une influence non négligeable, de l'extérieur, sur le gouvernement canadien, de l'intérieur, sur la politique au Québec — ce qui est important si l'on considère le degré d'autonomie dont jouissent les provinces canadiennes.

Ainsi, par la force nouvelle de son économie, le Québec s'est vu soudain plus à même de défendre ses intérêts, et de fait le facteur « français » a pris une importance jamais égalée : bilinguisme officiel par exemple comme en témoignent les publications gouvernementales... et les boîtes de conserve. Par ailleurs, le développement économique se poursuit. Sur le verso des notes de restaurant, on trouve ces mots : « A l'action ! Investissons au Québec ». Le pays se trouve dans une position de force entièrement nouvelle. Restent les conflits...

En octobre 1970 s'engageait une épreuve de force de plusieurs semaines entre le gouvernement fédéral et de très petits groupes armés, désignés pour plus de commodité par le vocable commun « F L Q ». Le fait est que la révolution tranquille, en transformant profondément la structure sociale du Québec, a concentré dans le sud du pays, tout autour de Montréal, une population nouvelle, très cosmopolite, dont les moindres problèmes sont l'emploi et le logement. De même, la révolution tranquille a amené la création de journaux, revues et organisations à coloration gauchiste, et québécoise, d'abord centrés sur les universités de langue française, et qui s'appliquent plutôt aujourd'hui à l'information et à la formation des éléments les plus conscients de la société québécoise — ces deux tendances étant

représentées respectivement par les publications et la revue « Parti-Pris », et par la revue d'études « Socialisme », depuis peu devenue « Socialisme Québécois ».

L'exécution du ministre Laporte, et la répression anti-québécoise et anti-syndicale qui a suivi, n'a sans doute pas affecté la position du Parti Québécois, quoiqu'il faille attendre les élections de 1974 pour le savoir. Mais la brutalité de la réaction fédérale en octobre dernier a pu impressionner les Canadiens-Français qui avaient tendance à considérer que leur situation était la meilleure du monde. Par exemple, ceux qui travaillent dans un service officiel auront remarqué que le bilinguisme marche dans un seul sens : dès que l'importance d'un texte de travail s'élève au-dessus de la moyenne, l'anglais reprend ses droits. Dans la vie quotidienne, les gens de Montréal comprennent que la forte immigration étrangère dans leur ville se fait au bénéfice de l'anglais, dans la mesure où les nouveaux arrivés de Grèce où d'Italie ne savent même pas toujours que le français est parlé au Québec ! Enfin, la société canadienne-française n'est pas si indépendante qu'elle puisse orienter elle-même son économie : les conflits s'accroissent, et l'un des auteurs les plus lus par la jeunesse au Québec est Memmi, l'autre étant Fanon...

Au Québec aujourd'hui, le problème se pose toujours en termes d'indépendance. Mais laquelle, et avec qui ? Car si tout le monde s'accorde à considérer l'indépendance comme possible, personne n'ose encore en déterminer la forme. Est-il possible d'envisager que le puissant voisin Uncle Sam voie d'un bon œil la création d'un nouvel Etat politiquement instable juste à sa porte ? Et cet Etat serait indépendant de quoi ? Le gouvernement d'Ottawa reste sans doute le plus libéral de toute l'Amérique, et ce qui compte, ce sont les capitaux américains. Alors quoi ? Tout dépendra de l'appréciation finale des Etats-Unis : est-il bon d'avoir une poudrière au cœur de l'Amérique du Nord ?

Philippe LE SOLLIEC.

A L'AFFICHE

◆ la bretagne dans la guerre par hervé le boterf

Troisième et dernier tome de la somme d'Hervé Le Boterf. Un tome qui par les dimensions (760 pages) en vaut bien deux. Et l'on peut regretter d'ailleurs qu'il n'ait pas été coupé en deux. Cela l'aurait rendu plus maniable et moins lourd, à tenir comme à payer. Cela aurait donné plus de temps aussi à M. Le Boterf pour parfaire un travail qui paraît un peu rapidement exécuté. Non certes que l'information ait été moins minutieusement rassemblée que dans les tomes précédents. C'est même cette formidable accumulation de renseignements, de noms, de chiffres qui fait le principal intérêt de l'ouvrage. Mais justement la synthèse n'est pas à la hauteur de l'enquête.

En présentant le tome second l'an dernier (S.B. n° 7, mai 1970), nous exprimions la crainte qu'au lieu d'expliquer la Bretagne dans la guerre, Le Boterf se contentât de décrire la guerre en Bretagne. Loin d'éviter l'écueil, cette fois, nous donnons droit dessus. Le livre refermé, la tête pleine de dates, de faits, de noms et de surnoms vite oubliés (il y en a trop !) on serait bien en peine de dégager les lignes de force qui sous-tendent l'histoire de ces six années. Aucun schéma explicatif, aucune analyse sociologique ; les choix des uns et des autres, les phases du conflit sont alignés en rang d'oignons comme autant de données de fait, dans un oubli à peu près total de leurs interactions et de leurs relations de causalité. Un plan extrêmement sommaire : quatre années, quatre parties. Et à l'intérieur de chaque partie, un chapitre pour les résistants et un pour les collabos, un chapitre pour les nationalistes, et un pour les régionalistes.

Les pages concernant les diverses tendances du mouvement breton ne manquent pas d'intérêt et se lisent facilement, grâce au fait sans doute que l'auteur, pour avoir pris part directement à l'action bretonne de cette époque, en est plus familier et en saisit mieux les significations profondes. Il en parle d'ailleurs avec un refus de toute complaisance qui mérite d'être signalé, encore que dans ce dernier tome ses sympathies pour Olier Mordrel soient moins bien dissimulées que dans les précédents et faussent un peu, semble-t-il, la valeur du témoignage. Mais enfin on ne cherche pas ici à minimiser les faits de collaboration, voire de collusion avec les nazis et ce n'est pas toujours très reluisant ni très agréable à lire. Et si pendant vingt ans le peuple breton a banni si farouchement tout nationalisme, ce n'est sans doute pas seulement le fait de l'amalgame habilement pratiqué par l'état français.

Mais les chapitres consacrés à la Résistance et à la collaboration française en Bretagne sont eux presque illisibles. Au lieu d'une étude historique, on a là un fouillis d'historiettes d'où se dégage l'impression que l'auteur a voulu faire l'inventaire de tous les faits de guerre où

fut impliqué quiconque portait un nom vaguement breton. Sans minimiser l'importance du sabotage de la Flotte à Toulon ou du débarquement américain à Alger, on peut se demander si le titre du livre justifiait que l'on nous contât, avec un rien de chauvinisme qui prêterait à sourire, les tribulations de tel Breton qui « tenait » la radio d'Alger le 7 novembre 1942. On voit dans ce livre beaucoup de héros et de traîtres, l'époque s'y prêtait sans doute, mais on n'y voit malgré tout pas assez celui qui, avant de faire la guerre, la vivait, et qui aurait dû être le principal personnage de ce livre : le peuple breton.

« La Bretagne dans la Guerre » est sans aucun doute l'ouvrage le plus complet et le mieux documenté sur le sujet, mais au-delà de cette vaste compilation il y avait mieux à faire.

Profitons de l'occasion pour signaler, bien tardivement (quand le livre sortit, « Sav Breizh » se transformait en revue et interrompait sa parution pour plusieurs mois), l'ouvrage de R. Caerleon : « Au Village des Condamnés à Mort », certainement le plus intéressant des trois livres publiés par Caerleon à la Table Ronde. Les pages de journal de Geffroy, en dépit de positions politiques qui, plus que d'une idéologie qui n'est pas la nôtre, portent la marque d'une époque, sont très émouvantes et, à tout prendre, évoquent mieux la vie d'un Breton dans la guerre que le travail, considérablement mieux informé pourtant, de Le Boterf.

Yves LE GOALEREC.

La Bretagne dans la Guerre - France-Empire - 36 F.
Au Village des Condamnés à Mort - Table Ronde - 30 F.

◆ la taupe bretonne n° 1 - mars 1971

Dans notre numéro 3 nous signalions la parution de cette revue ronéotypée, 80 pages en 21 x 27, ce qui suffira à expliquer notre lenteur à en rendre compte. Il s'agit, selon les termes mêmes des rédacteurs, du travail collectif du groupe « constitué autour des militants de la section de Paris-Nord de l'U.D.B., exclus de cette organisation en février 1970. » Les circonstances de cette parution justifient donc à elles seules l'intérêt que nous pouvons porter à la lecture des quelques 30 pages de la partie intitulée « Bilan d'une exclusion ». Sur la plus grande organisation politique bretonne, c'est un document majeur.

Mais plus qu'un succès de scandale, c'est une attitude générale qu'il faudrait souligner, un parti-pris de sérieux par l'emploi d'une terminologie scientifique, au risque d'ennuyer le lecteur, ce qui se manifeste aussi dans une présentation spartiate et une frappe parfois déficiente. « La Taupe » est une revue marxiste ; c'est-à-dire qu'elle se propose d'analyser en termes marxistes une situation économique et politique précise, celle de la Bretagne, d'y discerner une « problématique révolutionnaire », en vue d'une élaboration théorique, puis de la construction d'une organisation révolutionnaire en Bretagne. Deux questions en conséquence : Quelle est la place de la Bretagne dans

les rapports de production capitalistes? Quelles sont les formes de lutte révolutionnaire appropriées? » Enfin, pour justifier cette recherche, l'équipe de la revue s'appuie sur l'hypothèse: « il y a une question nationale en Bretagne; elle ne trouve pas de solution révolutionnaire dans un cadre nationaliste. »

Cela suffit déjà à comprendre l'originalité, la nouveauté de la position, qui va à l'encontre des illusions romantiques de certains « marxistes » de l'Emsav, en particulier en ce qui concerne la « stratégie tiers-mondiste » de ces derniers. De plus, cette attitude de retrait provisoire de la vie politique bretonne dénote la conscience d'une nécessité que nous avons ressentie à la création de SAV BREIZH, celle d'un approfondissement de nos connaissances sur notre pays et de véritables motivations de notre combat. La Bretagne n'en est probablement qu'à la première étape de la transformation économique et sociale la plus importante de son histoire, et il importe de savoir où elle va, de comprendre les mécanismes qui régissent ce changement.

C'est sans doute pour cette raison que « La Taupé » consacre son premier numéro au « problème du nationalisme », autrement dit à une analyse historique du nationalisme comme phénomène bourgeois, créateur de l'Etat national, structure de classes: comprendre l'idéologie nationale française, c'est déjà approcher du sens de notre propre aliénation. Mais approcher seulement: bien que la revue rejette d'emblée toute solution nationaliste en Bretagne, force est d'avouer que les textes marxistes disponibles ne disent rien de la résolution de la question nationale en Bretagne, et pour cause! Il ne suffit donc pas de plaquer quelques citations isolées sur une réalité différente, les minorités nationales en Europe de l'Ouest, comme l'indique une étude sur Lénine face au nationalisme. Le travail que se propose d'effectuer le groupe de « La Taupé » est donc immense, et nous attendons la suite.

Par ailleurs, « La Taupé » prétend publier les critiques des lecteurs, à la condition qu'elles se présentent sous la forme de contributions à la recherche commune. L'idée est séduisante. Mais là nous croyons voir une certaine naïveté de la part du groupe: avec qui, en Bretagne, est-il possible d'engager un débat immédiat à ce niveau de critique? Les milieux révolutionnaires sont peu conscients de la spécificité bretonne, et si l'U.D.B. a rejeté la section Paris-Nord de son sein, c'est bien aussi que les militants de l'U.D.B., à l'image du militant moyen breton, sont actuellement peu aptes à comprendre, encore moins à adopter, des analyses marxistes véritables.

Nous ne sommes pas opposés à un dialogue entre revues. Mais « La Taupé » prend une place bien précise dans la « presse » bretonne et nous ne prétendons pas la contester sur son terrain, l'analyse idéologique. Simplement, nous pensons que tout apprentissage est progressif, et qu'il ne sert à rien de prendre un visage de glace pour faire de bonne révolution...

Patrick CONAN.

« La Taupé Bretonne », éditée par le Groupe d'Etudes Politiques Bretonnes et Internationales. 3 F dans certaines librairies du Quartier Latin, ou s'adresser à: Pierre Claquin, 11, rue Henri-Barbusse, 95 - SAINT-GRATIEN.

LA CUVETTE

Nos lecteurs sont invités à participer à la rédaction de cette rubrique. Tout texte publié vaudra à son expéditeur un abonnement au profit d'un tiers.

Aujourd'hui: L'ENTRE-DEUX-GUERRES.

◆ Jean COCTEAU - « Les Enfants Terribles » - 1929.

« Amoureuse d'un petit-fils qui habitait la Bretagne, cette grand-mère, cette Bretonne inculte, déchiffrait les hiéroglyphes de l'enfance. »

« Les domestiques, trois mulâtres et un chef nègre, voulurent retourner en Amérique. Mariette (la grand-mère) embaucha une compatriote. »

« La contrainte recommençait sous le regard de Mariette, un regard triste de Bretonne qui flairait le malheur. »

◆ Henry de MONTHERLANT - « Carnets » - 1931.

« F. adore les Bretons, il parle d'eux mieux qu'amicalement, affectueusement. Mais il va chez eux chaque année pour, abusant de leur ignorance, leur acheter quarante francs des armoires anciennes qu'il revend entre cinq cents et mille francs à Paris. »

◆ Pierre DRIEU LA ROCHELLE - « Les Chiens de Paille » - 1943.

« Il était fils d'une Bretonne. Il y a beaucoup de Bretonnes dans la prostitution parisienne, qui n'ont pas toujours la même tête. Les unes peuvent avoir un nez aquilin et une mâchoire assez définie, d'autres peu de nez, le front bombé, les pommettes bossues, mais toutes ont toujours la peau blanche, les seins vifs et une sensualité qui leur donne de l'inspiration dans leur métier. Pourtant la mère de Salis, si elle était la neuvième fille dans une famille de quinze enfants, n'avait pas été dans le ruisseau. »

COURRIER

Chers Camarades,

C'est avec un grand intérêt que nous avons lu le n° 3 de votre excellente revue. Merci pour cet envoi. Ça donne envie d'apprendre le Breton !

Nous vous adressons en retour les 4 numéros déjà parus de notre propre revue : « La Falç ».

Pour notre bibliothèque nous souhaiterions avoir la collection complète. Les numéros 1 et 2 sont-ils encore disponibles ? Au moins nous souhaiterions avoir intégralement l'article d'Erwan Vallerie : « Théorie de la Nation ».

Bonne chance dans votre juste combat.

Miquel MAYOL,
Comité Rossellonés
d'Estudis i d'Animacio.

Je viens de lire avec un intérêt passionné la 3^e partie de votre « Théorie de la Nation ». Du coup je m'abonne à « Sav Breizh », dont j'ignorais l'existence.

Dans l'immédiat, je dois dire que vous m'avez peut-être convaincu. J'approuve en tout cas votre envoi final alors que jusqu'ici je refusais de me définir comme nationaliste (sauf pour faire enrager les Français). Mais il faut que j'y réfléchisse plus longtemps. Cela est capital pour moi, non seulement comme citoyen breton mais comme historien de l'Afrique Noire et je crois que les « décolonisés » en pleine crise d'identité auraient intérêt à vous lire.

En attendant, voici quelques critiques de détail :

— D'abord vous parlez des « implications xénophobes » d'une formule de Lafont. J'attends le début de votre texte pour me prononcer, mais sur ce point votre lecture est fautive et vous faites à Lafont un procès d'intention. Votre pensée, dont j'apprécie la rigueur, ne peut rien gagner à des procédés d'inquisiteur. Cette « xénophobie » n'est pas dans la pensée de Lafont. Il constate seulement le rôle de ségrégation que joue un phénomène de cristallisation culturelle et les clivages qui en résultent.

(Je n'ai pas parlé « d'intentions », mais seulement « d'implications xénophobes » dues à une formulation maladroite ; en aucun cas je n'ai songé à accuser Lafont de xénophobie. E. Vallerie.)

— Cela dit, j'ai l'impression que vous avez nettement progressé dans l'analyse du fait national par rapport à Lafont. Comme vous citez beaucoup celui-ci, je crois comprendre qu'il vous a été utile, c'est-à-dire que vous l'avez dépassé.

— Page 26 : votre remarque est valable pour le créole, mais non pour le pidgin qui n'est jamais la langue d'une communauté (verna-

culaire), mais un simple parler véhiculaire imparfait entre gens de langue différente.

— Le langage étant structure, il ne peut pas y avoir de mélange linguistique. Je comprends et j'accepte votre pensée mais cette formulation n'est pas acceptable.

— Page 31 : Ici encore j'accepte votre pensée mais si on voulait vous faire un procès d'intention (et certains le feront certainement) ils hurleront devant l'expression « malformation » pour l'introduction d'éléments étrangers.

Ce sont des brouillies. J'attends l'ensemble pour porter un jugement.

Y. P.

J'ai beaucoup apprécié votre revue quoique je ne sois pas d'accord avec vous sur bien des points, mais dans l'ensemble, c'est du bon, c'est du solide.

Quelques réflexions pour le courrier des lecteurs :

Une revue bretonne aujourd'hui doit répondre à un double but :

— pour une société privée de tout centre culturel ou politique véritable, en vérité démembrée, dispersée et cloisonnée, et je ne parle pas seulement des Bretons de la diaspora, elle doit être un point de rassemblement, un point de croisement des routes et un forum où les idées s'expriment, où un dialogue ininterrompu est engagé ; pour moi une bonne revue ne peut vivre et respirer sans cet échange perpétuel et cette osmose avec ses lecteurs. Loin de nous un enseignement ex-cathedra, un prophétisme superbe et solitaire ; une revue doit être essentiellement une œuvre collective, guide peut-être, mais aussi reflet de notre société bretonne de ce XX^e siècle finissant et de ses aspirations. Ce rôle, un temps, « Ar Vro » l'a joué, « Ar Vro » n'est plus.

— le second rôle doit être un rôle d'information. Il est extraordinaire et irritant de constater combien de nos jeunes militants les plus « taer », les plus ardents en paroles, voient, entendent, respirent et pensent à travers la presse française, les journaux français, les idées des partis français, et à quel point, par le fait même, ils ignorent le Monde (par le fait même car la France se regarde et ne regarde par les autres) et quand ils le perçoivent, leur optique est celle de petits bourgeois français.

Le rôle, le grand rôle d'une revue bretonne, c'est de voir la vie du monde avec des yeux bretons, de redonner à ses lecteurs notre optique, foncièrement différente de celle du voisin de l'Est. Pour moi, Bretagne est libération et c'est dans la mesure où je suis redevenu Breton que j'ai trouvé le chemin de l'Univers. Les français — non pas tous, mais presque tous — ont un mal considérable à voir plus loin que leurs propres frontières. Rirez-vous ? en ce XX^e siècle, l'esprit de paroisse, de clocher est français, le régionalisme est français...

Y.B.B.

Je lis avec plaisir votre revue quoique j'aie renoncé à lire les textes en langue bretonne. Le breton classique n'est compris de personne ou de si peu. Autrefois le curé le parlait, aujourd'hui les étudiants

« de gauche » souvent privilégiés. La masse (le vrai support de la langue) n'est pas consultée. C'est dommage car les règles de grammaire existent oralement dans le breton des campagnes. Parlé sur un ton monocorde, on ne comprend plus rien (bretons de seconde langue). Il est possible de faire autre chose que de copier une langue faite arbitrairement par les curés du Léon. La grammaire devrait être faite par un comité comprenant des gens sortis de la masse bretonnante de toute la Bretagne. On laisse disparaître une montagne de mots. Quand les « vieux » seront morts, il n'en restera pas de traces. Il faudrait enregistrer ce breton oral en des lieux différents. Il servirait à l'élaboration d'une langue bretonne que les gens comprendraient. Le breton classique était bien parlé par des attardés royalistes, aujourd'hui souvent par snobisme dans des clubs fermés. Il faut intéresser la masse à l'étude de la langue bretonne. Mais qu'elle n'ait pas l'impression d'apprendre une langue étrangère.

R. P.

Ar studiadenn « Théorie de la Nation » he deus roet tu din da gompren gwelloc'h eget hini EMSAV an darempredoù etre broadelouriezh ha marksegezh. Un dra a zisfizian dioutan, ret din lavarout, eo e rafe kenskriverien 'zo ur gelaouenn a lennegezh c'hallek eus « Sav Breizh ». N'eo nemet ur santad. Evidon-me pa vez skrivet galleg brav en ur gelaouenn « du combat breton » e vez evel pa vefe sanket un tach ouzhpenn en arched ar brezhoneg. Moarvat e lavaror : d'ar skrivagnerien vrezhonek da skrivan gwelloc'h eget ar re c'hallek ! Setu an tu ensavel. Met en tu « diskarel » e rankomp ober gant ar galleg evit diskar hepken.

A. H.

Sachez que vous avez mon entier appui dans la lutte pour la libération de notre patrie ; bien que séparé par des milliers de kilomètres, je ne songe qu'à revenir pour vivre dans mon pays.

A.H.T.

J'ai fort apprécié « Théorie de la Nation », une vraie dissection des diverses sortes de nationalisme. Tout ce qui y est dit était en chacun de nous, mais encore fallait-il pouvoir l'expliquer si clairement. Je me plais à lire S.B. qui s'efforce de nous donner un sens plausible et original de socialisme au combat breton, socialisme original à la mesure de notre pays, tenant compte de notre psychologie et de notre nature celtique. Je ne suis pas loin de penser que S.B. enrichit le « spered sokialour » par le biais de notre « spered Breizh ».

S.B. mêle la logique, la raison et le sentiment, donc l'instinct conforme à notre nature propre. Ainsi les textes de théorie politique et d'analyse, de S.B. une revue très humaine.

D'aucuns peuvent mettre à l'index le verbiage, apanage classique des révolutionnaires de tout poil qui rendent par là même leurs idées inabordables. Mais S.B. est une revue de formation politique, destinée à enrichir le militant qui, lui, doit savoir se mettre à la portée de ses interlocuteurs, en sachant parler comme eux.

G. D.

Table des textes publiés en 1971

	N°/p.
Bernard BRIAND	
Colonialisme et séparatisme au Canada	1/49
Mutatis Mutandis	4/24
Yann CHOUCQ	
La France et ses régions	1/69
Le lit du fascisme	4/3
Patrick CONAN	
« Un cas de bilinguisme : le Pays de Galles »	3/74
« Les Celtes et l'épopée celtique »	4/75
« La Taupé Bretonne »	5/71
Yves-Marie COLLET	
« Des pavots et des fers »	2/79
Emglev Beleien Vreizh	
L'Eglise et le développement dans le Trégor-Goëlo	4/72
Daniel GELIN	
Que tendrement je veille... ..	3/41
Gwilhoù GLOAVERZEG	
War-du ur stourm kevredadel en Iwerzhon	3/3
Darev an ed en Iwerzhon	5/56
Xavier GRALL	
Elégie Barbare	1/62
Notre-Dame des Vendus	1/64
Tristan	2/35
Mémoires de ronces et de galets	2/37
Mémoires de ronces et de galets	3/43
Yeun Elez	3/42

Alain GUEL

Faut-il brûler les ethnologues ?	2/61
Elegie sur la mort de la reine	3/39
Portrait d'un jeune terroriste en deux personnes	4/34
Carnet de Notes	5/49

Alain GUEL et Alain LE BANNER

Nouvel entretien sur l'avenir de Breizh	1/11
---	------

GWENDAL

Le maillon le plus faible	3/59
---------------------------------	------

Youenn GWERNIG

N'hellen ket ken	1/59
Mintinoù	1/60
Exit	3/37

Yann HAMELIN

Les bons apôtres	1/74
Les retrouvailles	3/57

HARSCOET

Les complices	3/66
Des oubliés : les peuples berbères	5/22

Daniel JEAN

Coup d'œil	3/54
------------------	------

Kouli KEDEZ

Orezonoù	5/30
Bretagne est Univers	5/38

Gildas KERGROAZ

« La région pour un état moderne »	1/82
Municipales : objectif 73	2/59
« Décoloniser en France »	4/77
Une presse à écho	5/54

Yves LE GOALEREC

« Eaux Souterraines »	1/84
Ha ret eo lazhan Roparz Hemon ?	2/46
Embannadurioù Al Liamm	4/79
« La Bretagne dans la guerre »	5/70

Gwenc'hlan LE SCOUEZEC

« Debout Bretagne »	1/80
Révolte et révolution	2/5
Horizons	5/5
Solidarité avec Caro	5/48

Philippe LE SOLLIEC

Alan Stivell	1/85
« La Vague Immobile »	2/80
Paol Keineg	3/70
La marche de Galv sur Lorient	4/69
Lettre de Québec	5/66

G. LE NANTAIS

Réflexions sur une grève	2/54
--------------------------------	------

Serge LIEGARD

E.T.A. et la voie du nationalisme révolutionnaire	1/39
E.T.A. et la voie du nationalisme révolutionnaire	2/23

Ken MORGOL

« La Bretagne et la France »	2/82
Glenmor	2/83
« Le livre blanc du Celib »	3/73

Erwan VALLERIE

Théorie de la nation	1/29
Théorie de la nation	2/13
Théorie de la nation	3/14
Embann Barzhaz Breizh	4/14
Embann Barzhaz Breizh	5/12

VOUS TROUVEREZ SAV BREIZH

à RENNES :	B. I. P.	30, place des Lices
	L'Ami des Livres	1, rue des Fossés
	Librairie de Bretagne	17, quai Chateaubriand
à ST-MALO :	Messageries de Presse	19, rue Alphonse-Thébault
à DINARD :	Musée Breton	8, rue du Général-Leclerc
à LA BAULE :	Coopérative Breiz	4, allée des Ormeaux
à ST-BRIEUC :	Maison de la Presse	13, rue Saint-Guillaume
	La Boîte à Disques	19, place de la Grille
	Librairie Génie	14, rue Saint-Gouëno
	Librairie Kelenn	9, rue Baratoux
à ST-QUAY :	Galerie du Portieux	21, rue du Commerce
à DINAN :	Librairie Coadou	5, rue de l'Horloge
à PERROS :	Maison de la Presse	14, place de la Mairie
à VANNES :	Librairie Lire et Ecrire	20, rue du Lieut.-Col. Maury
à QUIMPER :	Ti Jaouen	2, rue du Roi-Gradlon
	Librairie de l'Odet	Boulevard de Kerguelen
	Librairie Le Dault	rue René-Madec
à CARHAIX :	Librairie Le Troadec	1, avenue de la Gare
à SPEZET :	Oaled Sevenadurel Menez Kamm	

à PARIS :	Centre Elysées-Bretagne	4, av. Fr.-Roosevelt - 8°
	Librairie Maspéro	40, rue St-Séverin - 5°
	Librairie La Commune	28, r. G.-Saint-Hilaire - 5°
	Librairie Celtique	108, rue de Rennes-6°
	Librairie Saint-Michel	47, boulevard St-Michel - 5°
à CARDIFF :	Siop y Triban	
à DUBLIN :	Conradh na Gaelge	
à PERPIGNAN :	Comité Rossellonés d'Estudis i d'Anlmacio	10, rue Fay

◆ S'il n'y a pas de dépôt dans votre ville, demandez à votre libraire d'en constituer un.

IMPRIMERIE QUIMPERLOISE ET L' « ECHO BRETON »
3, RUE BISSON — QUIMPERLE 29 S.
DÉPOT LÉGAL : 4° TRIMESTRE 1971
— IMPRIMÉ EN BRETAGNE —
DIRECTEUR RESPONSABLE : Y.-G. VALLERIE
PUBLICATION INSCRITE A LA C.P.P.A.P. — N° 51.702

MAISON "BREIZH" construite POUR VOUS de A à Z

Prise en charge complète :

Terrain, Plans, Prêts

Maurice DROUIN

35 - GRAND-FOUGERAY

— Tél. : 1.68 —

Vous devez lire AL LIAMM

Revue culturelle en Breton
paraissant depuis 1945

Poèmes, Nouvelles
Histoire, Traductions...

DIRECTION :
RONAN HUON

Abonnements : 25 fr.

Etudiants : 15 Fr.

M^{me} S. CHEREL - AL LIAMM

C.C.P. 2184-34 RENNES

SKOL OBER COURS DE BRETON

gratuits
(sauf manuels)

Trente années
d'expérience

M^{lle} Marc'harid Gourlaouen

30, Rue Victor-Hugo

29 S. DOUARNENEZ

SAV BREIZH TARIFS PUBLICITAIRES AU 1^{er} JANVIER 1971

1 PAGE	1 insertion ..	320 fr.
	3 insertions ..	860 fr.
	6 insertions ..	1.540 fr.
1/2 PAGE	1 insertion ..	180 fr.
	3 insertions ..	490 fr.
	6 insertions ..	860 fr.
1/4 PAGE	1 insertion ..	100 fr.
	3 insertions ..	270 fr.
	6 insertions ..	480 fr.
1/8 PAGE	1 insertion ..	50 fr.
	3 insertions ..	135 fr.
	6 insertions ..	240 fr.

Ces tarifs sont donnés hors taxes (T.V.A. : 23 %).

Règlement par virement postal à l'ordre de :

Sav Breizh, C.C.P. 525-59 Nantes

Imprimerie Quimperloise et l' « Echo Breton » — 29 S Quimperlé

SOMMAIRE

N° 5 (Nouvelle série) — 3^e Année — Novembre-Décembre 1971

ÉTUDES

Gw. LE SCOUEZEC : Horizons.

E. VALLERIE : Embann Barzhaz Breizh.

HARSCOET : Des oubliés : les peuples berbères.

TEXTES

Kouli KEDEZ

CHRONIQUES

Gw. LE SCOUEZEC, A. GUEL, G. KERGROAZ,

Gw. GLOAVERZEG, P. LE SOLLIEC,

Y. LE GOALEREC, P. CONAN.

LE NUMERO : 5 F. — BIMESTRIEL.